

RECUEIL D'ÉCRITURE



Table des matières

Membres du Club 2024-2025.....	1
Mot d'introduction.....	1
Texte de la journée d'informations.....	2
(Magnifiquement, Univers, Mélancolie).....	2
(Soleil, Lumineux, Calmement)	2
(Fleur, Légèrement, Horripilant)	3
(Avidement, Pari, Tragique).....	3
J'accuse	5
Accusation féline	5
Accusation de Noé Gaiffe	5
Lois sur les réunions de personnes autour d'un leader charismatique (Non nous ne parlerons pas ici de secte ou de gourou)	6
Article sur la disposition générale du ciel de Saint-Maurice.....	6
Portrait.....	8
Myra	8
Timothée	8
Pauline	9
Noé.....	10
Textes continus	11
Voyage sombre	11
Un clown.....	11
Un Allumeur de Réverbère	12
Appel téléphonique	13
Des aventures de gnomes.....	14
Point blanc et péché.....	14
Textes sur les pommes de terre	16
Je t'aime moi non plus	16
Psychopatate.....	17
La patate du futur	17
Changement d'atmosphère.....	19
Écran de fumée.....	19
Quiproquo.....	20

Guerre et paillettes	21
RH charmant.....	21
Écurie à cochons.....	22
Meurtre.....	23
Tous en scène !	24
Rentrée productive.....	25
Textes sur la neige.....	25
Grand discours.....	26
Pics enneigés	27
Personnage surprise	28
Invention révolutionnaire	28
L'habit et le moine	29
Textes sur un terme choisit au hasard	31
La récré.....	31
Guide de l'oppression	31
Titres sur l'opprimabilité.....	32
Oppression des entités	33
Réécriture	34
Dignité	34
Tout pour rien	35
Textes Chappaz.....	36
Petite Histoire.....	36
Tobbogan clair obscure.....	44
Frontière.....	49
Déracinés	60
textes personnels	71
Bataille.....	71
Cendres.....	71
flèches.....	77
Traité sur le football.....	80
Remerciements	79

MEMBRES DU CLUB 2024-2025

Professeur : Geneviève Erard

Fondatrice : Lucie Marcel

Présidentes actuelles : Lilli Rose Fasel & Myra Gex-Collet

Raphaël Vannay

Noé Gaiffe

Pauline Joris

Timothée Lovisa

Abigail Luy

MOT D'INTRODUCTION

Un club d'écriture ? Mais quelle idée !

Cette année 2024-25 fut mouvementée : Nous perdîmes notre fondatrice ! Mais le club continua son épopée littéraire. De nouveaux membres nous ont rejoint avec de nouvelles idées et styles bien personnels à chacun. Il y eut beaucoup de rires, parfois un peu de sérieux (pas souvent), Il y eut des expériences d'écriture et de longues semaines accordées à la rédaction du concours Chappaz pour certains d'entre nous. Avec l'espoir de retrouver les mêmes rires l'année prochaine, nous vous présentons dans ce recueil les textes qui ont échappé aux dommages du temps.

Ainsi vous découvrirez des aventures de pommes de terre, des accusations étranges, de réécriture d'auteurs célèbres ou encore des cadavres exquis et des dérivés.

Lilli Fasel et Myra Gex-Collet

TEXTE DE LA JOURNÉE D'INFORMATIONS

Écrire un texte à partir de trois mots donnés au hasard

(MAGNIFIQUEMENT, UNIVERS, MÉLANCOLIE)

C'est comme un tableau accroché depuis trop longtemps à la voute, comme une substance dont on a interdit l'entière existence, comme une œuvre fanée par la rancune. Il y a dans ce ciel une mélancolie amère, oppressante, un souvenir si éphémère par sa beauté, si immuable par sa douleur. Il y a dans cette nuit une histoire magnifiquement racontée, un récit terriblement achevé, et enfin une toile qui cache un univers, un visage.

Myra

(SOLEIL, LUMINEUX, CALMEMENT)

Le soleil illuminait la prairie de ses doux rayons matinaux. Le paysage lumineux n'était plus qu'un kaléidoscope de couleurs. Les brins de lavandes ondulaient calmement dans la brise et l'aube teintait le ciel de rose et d'orange. Le moment était apaisant. Serein. L'astre du jour se leva d'avantage, éclairant les cieux et la terre avec plus de force, plus de passion. Le jour débutait, et avec lui se levaient les innombrables promesses du futur.

Lucie

(FLEUR, LÉGÈREMENT, HORRIPILANT)

Une fleur s'ouvre lentement, comme réveillée par le jour. Elle s'ouvre élégamment, presque nonchalamment, diva de pétales et de cotylédons. Le soleil la visite lentement, toque délicatement à sa porte en un doux "debout !" Elle, sortant peu à peu de son divin sommeil, s'éveille. Elle aime se sentir importante, au centre ; elle aime se sentir import elle aime savoir que le soleil tourne autour d'elle, elle appelle ça le fleurocentrisme. Gonflée par cette nouvelle salutation, elle voit un âne passant non loin : « Hé l'âne, tu m'as vue ? » « C'est laid les ânes » pense-t-elle. L'âne continue sa route, imperturbable. « C'est bête et horripilant les ânes » pense-t-elle. Le soleil passe vite, traverse la voûte du ciel. Mais la fleur ne le remarque pas. Elle dépérit, mais ne le sais pas. Quand le soleil passe au loin, vers d'autres buts, elle est sèche et fanée. Au loin, pourtant, l'âne continue sa route, lentement.

Timothée

(AVIDEMENT, PARI, TRAGIQUE)

Je n'aurais pas dû continuer... Le pari était trop risqué. Mais, pauvre de moi, j'ai succombé à la tentation et ai plongé mes mains dans les entrailles rutilantes du coffre. Les pièces dorées et les pierres précieuses en jaillirent et trouvèrent le chemin de ma besace alors que je les y transférais frénétiquement. Plusieurs bijoux tombèrent au sol sans que je ne m'en préoccupe, continuant avidement ma besogne. Puis, le premier avertissement. Je l'ignorais. L'heure suivante me trouva en ce même lieu, fouillant sans fin le coffre sans fond. Mon sac était rempli de longue date déjà, mais je ne pouvais m'empêcher de continuer à pelleter de mes mains éraflées la cavité du coffre autrefois scellé. Si bien que je ne la vis pas venir. Ma fin. Ma fin aussi stupide que tragique.

Je tombai dans le coffre, englouti par les richesses, étouffé par les joailleries. Bien mal m'en a pris de convoiter ces bijoux dorés, et je m'en suis allé rejoindre, au fond du coffre, les damnés.

Noé

J'ACCUSE

Écrire un texte de loi ou une accusation absurde

Activité à la suite de la représentation au collège du spectacle
« J'accuse » sur Zola et l'affaire Dreyfus

ACCUSATION FÉLINE

J'accuse ! les chats, vile engeance perfide et traîtresse, de contrôler l'être humain par leur mignonnerie. Ces félins rusés et machiavéliques ont ébranlé nos murs de leurs coussinets moelleux et percé nos défenses de leur fourrure toute douce... Les chats, Felis Catus, ont envahi les vies de millions d'honnêtes citoyens et leur ont fait oublier tout bon sens, toute bienséance. Désormais, ces sous-hommes, ces coquilles vides pleines de ☆☆☆ "Kawai !" ☆☆☆ s'affichent publiquement en train de se déshonorer au contact de ces infâmes créatures. Cette espèce doit être éradiquée pour le bien de l'humanité !

Noé

ACCUSATION DE NOÉ GAIFFE

J'accuse monsieur Noé Gaiffe ici présent de faire de la calomnie pure et gratuite en accusant les chats à tour de bras. En guise de punition, je l'oblige à me céder son texte ; ce qui ne me placerait absolument pas en état de calomniateur

Timothée

LOIS SUR LES RÉUNIONS DE PERSONNES AUTOUR D'UN LEADER CHARISMATIQUE (NON NOUS NE PARLERONS PAS ICI DE SECTE OU DE GOUROU)

1. Nous suggérons vivement à nos citoyens de rejoindre une réunion de personne (cf plus haut) afin d'éviter tout suicide du leader charismatique qui, dans le cas où ce dernier serait seul dans sa réunion de personne, s'apparenterait à un suicide collectif de l'intégralité des membres de la réunion de personnes.
2. Nos citoyens ont l'obligation de faire un don **libre et volontaire** de 10% de leur revenu afin d'assurer une meilleure distribution des richesses.
3. Nos citoyens ont l'obligation d'obéir parfaitement au leader charismatique de la réunion de personnes sans quoi la société tomberait vite dans un chaos inintelligible.
4. Nous souhaitons fluidifier le trafic en ville. C'est pour cela que nos citoyens ont l'obligation de mettre leur voiture ou tout autre moyen de transport urbain à disposition du leader charismatique.

Timothée

ARTICLE SUR LA DISPOSITION GÉNÉRALE DU CIEL DE SAINT- MAURICE

N°245

Le nombre de nuages dans le ciel est limité depuis le vingt septembre 2024 à quinze dans le ciel de Saint-Maurice. Ainsi les élèves au manque de place dans le collège pour se sustenter pourront manger dehors comme des badauds.

N°246

Les oiseaux ne pourront plus voler en dessus des élèves de sexe féminin à cheveux longs. Ainsi, en cas d'accident fécal, nous éviterons des crises de nerfs inutiles et des brushings d'urgence.

N°247 (article dérivé)

Il devra pleuvoir tous les jours de septembre 2024 durant lesquels les latinistes de 4A auront le sport, afin qu'ils puissent éviter l'examen d'endurance

Peines

Si non respect des articles ci-dessus, les oiseaux seront tirés deux fois plus en période de chasse qui dorénavant durera, en cas de fautes graves, toute l'année ; la météo sera quant à elle condamnée à obéir aux prévisions de Météo Suisse pendant un temps plus ou moins long suivant la gravité de la faute.

Myra

PORTRAIT

Faire un portrait d'un personnage (ou carrément de la personne)
en s'inspirant de son voisin.

MYRA

Une jeune femme penchée sur un cahier, me scrutent brièvement. Que fait-elle ? Que pense-t' elle ? elle m'accuse sûrement, me toise, juge mes lunettes cassées. Heureusement que je ne me plie absolument pas à l'exercice... Non vraiment, que dirais-je ? Je ne la connais que peu... Son stylo frétille, surexcité. Elle lève la tête, observe, la rebaisse. J'espère vraiment que cela n'est pas grave, qu'elle ne pense rien de mal de moi, Je ne la connais que peu mais elle me connaît suffisamment pour connaître mes mauvaises blagues, mes jeux de mots douteux...

La page se noircit avec une plume bleue. Ça bleuit ? Ça existe ? Aucune idée. Elle doit dire beaucoup de choses... Les lunettes, c'est si inspirant que ça ?

Timothée

TIMOTHÉE

Il y avait dans cette forêt un Harry Potter des temps modernes, mais un Harry Potter qui n'avait de toutes évidences pas encore trouvé Hermione car ses lunettes était encore rafistolée avec du scotch, transparent, il faut le préciser. Ce Harry Potter des temps modernes gambadait, joyeux, souriant, dans le Bois-Joli ; pas qu'il était de famille avec le furet, non, car il ne lui ressemble pas, mais il était

son voisin ! Quelle surprise ! Tous les jours, il croisait cette vedette et lui lançait : « Bonjour, Monsieur le Furet, vous partez faire votre jogging ? ». Et tous les jours, il lui répondait : « Oui, Mesdames ! ». Mais notre Harry Potter des temps modernes, que l'on nommera Timothée car de toutes évidences, cela prendrait trop de temps d'écrire indéfiniment « le Harry Potter des Bois Joli » euh, non, « des temps modernes » et ce serait terrible pour le poignet, enfin bref, Timothée n'était pas une madame, mais bel et bien un druide malicieux. Alors, dans les Bois-Jolis, gambadait un druide Malicieux. Non vraiment, les lunettes réparées au scotch sont inspirantes.

Myra

PAULINE

Ainsi naquît celle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de... Pauline. Qui grandira (bizarrement) et arrivera au Lycée-Collège de Saint-Maurice. Oui, bon, l'inspiration m'échappe. Mais que dire, si ce n'est pour chanter les louanges de ses chaussures grises, exquisément blanches en leur bout et dont je ne saurais deviner la marque? (Converse?) Ma foi, ce langage quelque peu.. guindé lui sied fort mal. Où sont les "Wesh ?", les "Tkt mon reuf !" et autres expressions qui écorchent la langue de Molière ? Mèches teintées en orange ? Yep. Montre Décathlon ? C'était dans le starter pack. Les yeux bruns ? Ah ! Quelque chose d'un tantinet soit peu original. Ah non. Bah fichtre... Que dire, de ce fait ? Continuerai-je de la juger ainsi, sans même la connaître, si ce n'est de face comme de profil. Car son profil, bien que l'un me soit présentement présenté, l'autre, je n'en sais rien. Peuchère, j'va qu'même pas dire d'la merde, hé ? J'sé pas, moué ! Faites-vous votre avis.

Noé

NOÉ

La première fois que je l'ai vu, il m'a paru vraiment très grand. Je ne sais toujours pas aujourd'hui s'il est si grand que ça. Après, il faut prendre en compte que par rapport à moi, tout le monde est grand. À part sa taille j'ai remarqué qu'il était plutôt souriant, je trouve ça cool : Les personnes qui sourient, elles dégagent quelque chose d'agréable, quelque chose qui te met à l'aise en gros. Il y a ces personnes, froides, ou même pas, mais juste dont tu ne veux pas t'approcher, sans vraiment savoir pourquoi... Et lui c'était le contraire. Grand, souriant, je ne sais pas trop quoi dire d'autre, à part que j'ai envie de le connaître. J'imagine des trucs sur lui : Je l'imagine ne pas écouter en cours, la tête ailleurs.

Pauline

TEXTES CONTINUS

Écrire un bout de texte puis le passer à son voisin pour qu'il le continue et ainsi de suite jusqu'à que tous aient écrit une partie de chaque texte.

VOYAGE SOMBRE

La pluie tombait dru sur les larges steppes que nous traversons sans fin. Elle faiblissait parfois, nous permettant de sortir de nos véhicules se dégourdir les jambes. Rares étaient les autres caravanes, et encore plus les villes des sédentaires.

Si cet endroit n'était pas clandestin à la création originelle alors il avait été créé pour nous séparer de l'humanité. Nous ne devrions pas être ici. Ce n'était pas la place des vivants mais celle du brouillard, de la roche et de la terre sableuse.

Le brouillard nous envahissait, pressait l'intérieur de nos âmes, dépassait notre insouciance d'il y a peu. Un silence de mort régnait dans nos cœurs. Alors une maladroite plaisanterie fusait, tentant vainement de restaurer nos âmes. Mais elle vrillait vite, loin, repoussée par un vent pince-sans-rire. Nous avançons alors, sans conviction. En silence.

Noé ; Myra ; Timothée

UN CLOWN

Condition : Humoristique

Boum, badaboum, ainsi tomba le clown. Et hop là ! Ainsi il se releva ! Il est fort, le clown, surtout pour les acrobaties et les tours de magie. De ci, de ça, ainsi le clown s'en va, trébuche et patatra ! le revoilà à terre, pauvre clown aux blagues d'enfer. Je l'aide à se relever et hop ! le revoilà sur pieds !

Il me regarde, hagard et sans me mettre en garde, me placarde sur une rambarde. Il visse mon pull, me donne un Red bull et s'enfuit en faisant des bulles. Il part au loin, tin tin tin !!! et me laisse comme un sagouin,

les bras ballants, aimant les orang-outangs étudiants faisant les chenapans. Maman ! Je suis entouré de fous, de choux, de bijoux (bref vous avez compris...). Les exceptions ça a quelque chose d'intéressant (ok là je digresse) parce que, pour qu'une règle soit une règle pas trop ennuyeuse, elle doit avoir ses exceptions. Pas trop évidentes, sinon c'est pénible, pas trop extravagantes sinon personne ne l'utilise.

Noé ; Myra ; Timothée

UN ALLUMEUR DE RÉVERBÈRE

Les rues sont sales. Le soleil se meurt à l'horizon. De légères flammes scintillent dans la cage exiguë des réverbères. Les volets se ferment et assourdissent les derniers chuchotements voguant dans la rue. Au loin, un vieil homme tend avec difficulté sa perche pour allumer les falots et éclairer les pavés.

L'homme était usé par l'âge, presque râpé par le poids des années. Il se mouvait lentement mais sûrement, allant vers son objectif, déterminé. Malgré son apparence négligée (il était vêtu de haillons), il transmettait quelque chose de purement joyeux, presque insolemment innocent, presque un enfant. Il tendait sa perche encore et encore, sans se lasser.

Ses pas, bien que lents, étaient légers et réguliers, presque sautillants. Sifflotant entre ses dents un air de Tchaïkovski, il

continue gaiement à allumer les lampes d'une joyeuse flamme mordorée au doux fumet.

Myra ; *Timothée* ; Noé

APPEL TÉLÉPHONIQUE

Condition : humoristique

« [...] parce que si tu avais été là, je te promets que tu aurais ri, mais ri. Nan mais j'te raconte : en fait, il avait oublié son parapluie et tu sais ce que c'est de nos jours, sans parapluie, on ne s'en sort plus ! »

Ma mère parlait avec son amie.

« et donc, il était là, mais qu'est-ce qu'il avait l'air bête, mais bête ! enfin bref, sur ce il me dit « comment tu vas ? » mais non ! Je te jure, ce n'est pas une blague !

Mais tu aurais dû le voir tout tchive, l'air profondément bête... Mais les rires, mais les rires ! Il n'y croyait pas, il n'oublie pas rien, notre Piou-Piou d'habitude. Alors là... Mais qu'est-ce qu'on a ri... ; lui, sans veste, sans même la moindre petite jaquette, beaucoup moins. Mais la roille qu'il a pris ! Génial, mais complètement maboule j'te dis. »

« Oui bah c'est bon, j'ai compris. Nul besoin de me peindre si précis. La scène, bien que comique et burlesque, ne pouvait être si farcesque. Bon, je dois te laisser, il me faut aller prendre le thé. Tu salueras bien Piou-Piou, et fait bien attention que plus jamais il n'oublie tout. Je t'aime chérie, mais n'oublie pas de faire cuire du riz. »

Myra ; *Timothée* ; Noé

DES AVENTURES DE GNOMES

Condition : humoristique

Deux gnomes se trémoussaient en rythme, sans raison apparente. Il avançait saccadement, de manière robotique. Le gnome se tourna vers son partenaire et entonna « tin-tin-tin-tin... » (à chanter avec l'air de the final countdown). L'autre lui répondit, sans aucune hésitation : « À vos ordres, capitaine Haddock ! ». Ils grimpèrent alors à un arbre et plantèrent quelques plantes et chantèrent : « Thym – thym – thym... ».

Soudain le décompte final retentit, et voilà les deux gnomes partis. Par monts et par vaux, ils détalent sans dire mot. Une lune plus tard, leur maison ils ne sont pas près de revoir ! L'astre prend pitié cependant, et d'un jet de lumière éclatant, les mène clopin-clopant. Pour le dîner ils sont arrivés. Leur mère, toute joyeuse, les a gourmandés.

Il y avait plein de bonnes ripailles et une mère comme elles le sont lorsqu'elles accueillent leurs enfants à la rentrée du camp de sport. Elle a nourri ses petits gnomes dont l'un mourut d'indigestion, et on le mangea aussi, car, comme toutes les bonnes mères « pas de gaspillage ! ». Elle l'autre s'en retourna dehors pour manger les trois plants de thym, car le frère n'était pas épicé à la provençale

Timothée ; Noé ; Myra

POINT BLANC ET PÉCHÉ

L'homme fixait un point blanc sur le mur. Fade, ennuyeux, sans intérêt aucun, le point le fascinait nonobstant. D'un blanc sale, même pas parfaitement circulaire. L'homme se perdait, vibrant d'envie acide et malsaine. Il voulait le posséder, ce point, le tenir entre ses mains avides, le posséder entièrement

Il était près, si près... et si loin à la fois. Dès qu'il tentait de se lever pour l'attraper, ses moignons lui rappelait la dure réalité de ses membres sectionnés. Mais il s'étendait en se mettant à pleurer, fixant le point avec avidité. Son amertume, si grande, lui dévorait le cœur.

On le lui aurait sectionné à la place, il aurait préféré. Avec le cœur, il souffrait, avec les mains, il avait torturé. Il avait tué et volé et dans cette cellule il regardait ce point blanc, pleurant ces mains autrefois ensanglantées et compagnes de ses meurtres.

Timothée ; Noé ; Myra

TEXTES SUR LES POMMES DE TERRE

Cadavre exquis (revisité) ¹sur le thème de la pomme de terre.

JE T'AIME MOI NON PLUS

Avoir la patate c'est très important dans la vie, ça permet de rester dynamique et en bonne santé, par contre attention à ne pas mettre trop d'huile !!!

Oui car trop d'huile détruirait tout l'intérêt de la pomme de terre : réduisant sa saveur pure et détruisant ses atouts pour une bonne santé. Le meilleur, c'est d'ajouter des épices.

Un soupçon de safran, une pincée de cumin, du zeste de cannelle et, le plus important, une bonne grosse patate. Si elle n'est pas assez grosse, vous pouvez en mettre assez pour atteindre l'équivalent d'une bonne grosse patate.

Ah que j'aime cette patate bien dorée, bien dodue, bien sucrée. Je m'en ferais bien des frites croustillantes, fondantes et huileuses, je me rends alors compte que j'ai faim. Je ne rêve que d'un paquet de frites, surgelées, mauvaises comme on les aime tant !

Mais voyez-vous il existe quelque chose de pire que la pomme de terre. Plus infâme, plus terreux : la patate douce.

¹Lorsqu'on continue le texte, on ne voit que la dernière ligne (soulignée) de ce qui a été écrit, ce qui donne un texte insensé

PSYCHOPATATE

Patate ! Oh patate ! que j'admire l'exquise manière dont vous vous déhanchez ! Vos courbes taillées à l'épluche-légumes ont d'égal que la verdure de vos germes.

Vert, vert, vert comme je déteste cette couleur, c'est tellement mieux le jaune ! Un jaune pétant, vif et plein d'énergie. Jaune mais surtout pas verdâtre, car dans ce cas , la pomme de terre serait en fin de vie... et le même cas pour nos papilles ! Je n'ose même pas imaginer le goût répugnant que cela pourrait avoir.

À mi-chemin entre la bave de crapaud et les œufs d'araignées ! la mixture et la tenue devrait faire fuir une patate enragée ! Et Dieu sait qu'il n'existe rien de plus féroce qu'une pomme de terre assoiffée de sang !

Ah grand dieu comme ça fait peur une pomme de terre, alors imaginez seulement. Elle me regardait sans émotion, un grand sourire au lèvres tel un psychopathe.

Oui, il faut être fou pour agir de la sorte, plus que ça, il faut avoir perdu l'entièreté de sa raison. Peut-être est-ce mon cas...

LA PATATE DU FUTUR

S'il y a bien un truc qui me passionne, c'est la pomme de terre. Drôle d'intérêt me diriez-vous. Mais je vais vous expliquer en quoi cet aliment est autant passionnant.

C'est très simple : une peau hautement toxique, un temps de cuisson effroyablement long et une lourdeur à vous couper l'appétit. Pour mincir, rien ne vaut la pomme de terre !

Ça coute cher les pommes de terre, surtout lorsqu'on est en guerre. Ah la la, on comprend pourquoi les Russes boivent de la Vodka.

L'unique chose bonne, vraiment bonne, que l'on peut en faire : de l'alcool. N'est-ce pas merveilleux de penser que l'on peut passer d'une chose banale, morne comme une pomme de terre à un truc autant fantastique que cela !

Imaginez ce que l'on peut faire avec ! Créer un nouveau carburant pour fusées, remplacer les énergies fossiles, absorber le CO2 dans l'atmosphère ! Grâce à la pomme de terre !

Non mais vous vous rendez compte de l'avancée technologique due à une simple pomme de terre. C'est révolutionnaire !!!

CHANGEMENT D'ATMOSPHÈRE

Le but est d'écrire un texte et de le partager, puis avec le nouveau texte que l'on reçoit, raconter une seconde fois l'histoire mais dans une autre atmosphère

ÉCRAN DE FUMÉE

Atmosphère : Insolite

Il entra dans le bois à la tombée de la nuit...il regardait tantôt ses pieds tantôt le ciel. Une étrange sensation habitait son esprit depuis le matin et la journée qui n'avait pas été simple n'enlevait rien à la chose !

Un bruissement de feuilles, le crissement d'un pas et soudain, dans l'abîme implacable du lieu. Une forme, silhouette de l'ombre, se dessina sur l'écran !!!

Mme Erard

Atmosphère : Beauf

Jean-Pierre s'enfonça dans le canapé, son pot de popcorn à la main. Il chercha la télécommande des mains, s'agacha, la trouva finalement sous un coussin. Il alluma sa télévision et se laissa entraîner dans l'histoire d'un bûcheron qui ne parvenait pas à scier des arbres la nuit. Il était entièrement avec ce bûcheron, il souffrait avec lui, espérait qu'il surpasse son problème... Jean-Pierre pensait que le bûcheron devait sacrement souffrir. Une voix suave s'échappa alors de l'écran : « Achetez des lampes de poches Jean-Charles Reichmann : elles éclairent vos vies.

Timothée

QUIPROQUO

Atmosphère : psychédélique

- Je très bien parler le France.
- Également, mes pommes de terre sont ravies..
- Oh non, pas encore un soliloque élégiaque !
Clopin-clopant, El s'éloigna. Ni une ni deux, El revena. Une tasse de thé au bras, une dame à la main. Drôle de bouzin ! M'enfin...
- Je vous présente.
- Enchantié, dit-Il
- Je m'appelle Teuse, répondit-Elle.
- M'en voici ravioli ! Il me fallait justement une bobine et du fil. Ni trois, ni quatre, Il se mit à recoudre le bouton de sa manche. Malheureusement, la mousse revint en tranches...
- Diantre, quel manque de timing !

Noé

Atmosphère : incompréhension

- *Mais... Diantre ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Je... ne comprends pas. répliqua Il, confus.*
- *Di... antre ? répondit Elle également avec confusion.*
- *Je... On est devenus fous ? Je ne comprends rien ! Bon sang de turlututu.*

Abigail

GUERRE ET PAILLETES

Atmosphère : guerre

Les goûtes de sueurs perlaient sur mon front. Au loin, des grenades sur le sol. Je regardais sur ma droite cherchant mon ami du regard. Il était là , sur le sol, une plaie béante suintant sur sa jambe. Malgré sa douleur, il se leva, me fixa un instant. Ses yeux parlaient pour lui-même et je su. Il fallait percer les lignes ennemies. Nous prîmes nos fusils, rampâmes, courâmes, chutâmes, mais rien ne nous arrêta, nous l'avions fait.

Lilli

Atmosphère : enfantin

Je transpirais comme après l'entraînement de football, tout autour des grenades éclataient dans des couleurs flamboyantes. On aurait dit des Pinatas géantes lancées à l'honneur d'un super-héros. Où est Charles ? c'était mon meilleur ami, pour la vie et on avait même juré d'être ami avec personne d'autre. « croix de bois, croix de fer ». Ah ! il était couché, tout rouge, comme le jour où il disait à Emilie qu'il était amoureux d'elle. Je voyais ses yeux vides, comme lorsque le prof lui expliquait les Maths. Il avait l'air mort. Je me dirigeais vers les méchants : à nous maintenant !

Myra

RH CHARMANT

Atmosphère : Oppressante

L'homme au bouc grisonnant serrait le poing intensément, craquait ses phalanges, se faisait mal presque. La Pièce vide l'entourait alors, de son effrayante blancheur. Elle était trop nette, trop propre pour être accueillante. Et l'homme nous regardait d'un sourire malsain, sadique. Et l'on tremblait, ne sachant quoi dire, encore moins quoi faire. On bafouillait, tentant une approche maladroite, tremblante, boiteuse. Et la question existentielle fusait alors : « Pourquoi ce travail est-il fait pour vous ? »

Timothée

Atmosphère : charmant

L'homme au bouc grisonnant était tout simplement parfait, sublime, il avait cet air calme, mais dangereux, gentil, mais violent. Il nous regardait d'un air charmeur et sérieux en même temps. Nous ne savions que dire ni que faire. Face à sa blancheur parfaite et sa mâchoire saillante, on aurait dit on aurait dit un ange déchu. Il était imposant, remplissant de son aura la pièce. Nous devions répondre à une question : « Pourquoi ce travail est-il fait pour vous ? » Ce n'était pas compliqué.

Lilli

ÉCURIE À COCHONS

Et, parmi la paille humide, s'égrainait une terre visqueuse. Comme si personne ne s'attardait à regarder cette écurie parsemée de *latas* se tortillant dans l'urine et ce qu'on appelait les beuses. Respirer était dangereux, dégoûtant, vous ressentiez monter depuis les intestins un spasme épouvantable qui ressemblait à un vomissement vide. Des toiles d'araignées tissées dans les angles atteignaient le sol et se prenaient dans les cheveux.

Myra

Atmosphère : Beauf

Assis sur une botte de foin, indifférents aux odeurs nauséabondes, Jean-Eude, au contraire inhalait ces effluves comme s'il s'agissait d'une bougie parfumée. Au milieu des truies et des cochons, Jean-Eude était à sa place. Pourquoi ? Tout simplement parce que c'est un gros porc. Soulevant une fesse, il lâcha un pet monumental, le regard rivé dans celui de Steve le cochon.

Lucie

MEURTRE

Atmosphère : souffrance

La douleur était insoutenable. Elle s'abattait en vagues puissantes, submergeant son être tout entier. Elle hurlait, criait, suffoquait, incapable de reprendre son souffle, incapable de discerner quoi que ce soit au-delà de la souffrance. Elle fermait les yeux et ne voyait que du sang. Un liquide chaud, visqueux et éclatant qui se répandait entre ses doigts glacés.

Lucie

Atmosphère : joie (et sadisme)

Je la voyais, là, par terre, couchée, agonisant. Et ça me rendait heureux. Étrangement, horriblement mais aussi avec fascination, je continue de la regarder. Cette fille qui souffre, elle a ce qu'elle mérite et je le sais très bien, trop bien. Même l'envie de rire me vient. Je

repense à toutes ces années où c'était le bourreau et moi la victime, me retrouver dans la situation inverse me transmet un bonheur absurde. Ces donc sans regret que je quitte le salon où j'ai assassiné la fille qui m'a harcelé durant tout ce temps.

Pauline

TOUS EN SCÈNE !

Atmosphère : Anxiété

Elle s'approcha de la scène, les mains tremblantes et les yeux perdus. Tout autour d'elle semblait bouger. Sa gorge se noua sous cette atmosphère intense et tendue tandis qu'elle ouvrait la bouche. Le discours, les mots, le actions, elle avait tout oublié. Son regard se porte sur les personnes derrière la scène. Présents pour l'encourager. Elle gloussa et s'approcha du micro. Un mot sortit : « Bonjour... ». Elle se tût aussitôt, embarrassée de sa voix. Impossible d'énoncer son discours, c'était une tâche trop difficile.

Abigail

Atmosphère : surprise

La jeune fille étrangement fagotée – des chaussures à lacets, de deux couleurs, un ruban marron sur la tête et à la main une ombrelle – regardait fixement et pourtant l'air absent la scène. Elle s'approcha, prête à y monter. Un étrange gloussement qui sortit de sa gorge, claudication insolite, un pas devant l'autre, avant de s'étaler à la dernière marche. Ceux qui espéraient son discours l'observaient maintenant, craignant qu'elle s'effondre. Eh bien, à la surprise de tous, elle s'élance dans une logorrhée riche de mille borborygmes.

Mme Erard

RENTRÉE PRODUCTIVE

Atmosphère : hâte

À peine je suis rentrée dans la classe que mon regard s'était déjà perdu. Il y avait beaucoup trop à regarder : des posters colorés au fond jusqu'aux élèves assis devant, déjà en train de gribouiller dans leur cahier neuf. Je n'attends qu'une chose : m'installer et, moi aussi commencer à remplir mes pages vierges de mille traits, de mille couleurs qui n'auront de sens que pour moi. Aujourd'hui nous sommes le 4 mai et après d'innombrables rentrées scolaires passées dans le stress et l'angoisse, me voici enfin heureuse à l'idée de commencer les cours.

Pauline

Atmosphère : sommeil

Et soudain, mes jambes s'alourdissent, mes paupières sont louuuuurdes... Un pas après l'autre. Enfin la chaise. Il s'agit de bien viser... Oui, j'ai réussi à m'asseoir. Allez, on s'affale, on pose... laisse tomber son sac. Et eh ... ! on s'affale sur son siège. Et fermer... les yeux.

Noé

TEXTES SUR LA NEIGE

textes libres sur le thème des premières neiges

GRAND DISCOURS

« Il est toujours plus plaisant de parler du froid lorsqu'on est au chaud. »

À ses mots, il se leva, visiblement éprit d'une inspiration soudaine.

« Quel spectacle qu'est celui des premiers temps ! Quand les ternes habits d'automne cèdent enfin leur place aux douceurs de l'hiver. Hiver que l'on reconnaît à quoi ? À une date, bien sûr, mais surtout à autre chose de bien plus magique : la neige. Délicat manteau immaculé qui se pose à coup d'innombrables flocons sur nos plaines, nos montagnes, nos maisons. La neige recouvre absolument tout : les paysages brouillons de l'automne. Il suffit de regarder, lorsque la tempête se calme, pour voir son œuvre en détail : chaque balcon, chaque rebord de fenêtre disparaît petit à petit enfoui sous la couche blanche. On espère même voir les bâtiments sombrer. On imagine le ciel ne s'arrêtant jamais et les rues inaccessibles pour cause que les portes ne s'ouvriraient pas. Oui, ce ne sont que les premières neiges, elles vont sûrement s'en aller, mais qu'est-ce qu'il est agréable de les contempler. Debout à cette fenêtre, à l'intérieur, car si j'étais là, dehors, je pense bien que je n'apprécierais pas cette beauté et sa juste valeur, mais plutôt en fonction du degré de froid que je ressentirais, je peux en parler pendant des heures ! Il y a tant à écrire ; rien que de le dire j'ai envie de parler de la lumière du lampadaire faisant ressortir le peu qui tombe encore, ou encore des sillons creusés par le vent à quelques endroits et aussi ... »

« Quoi qu'il en soit, on n'a pas des heures et si tu veux qu'on rentre, va falloir qu'on se grouille, à part si tu veux que ta si magnifique première neige nous cause un accident de la route. »

Il me regarda, un peu vexé et on sortit de la pièce.

Pauline

PICS ENNEIGÉS

Un silence, un silence si pur, si pesant, si roi qu'on ne saurait relever un pied de peur qu'en brusquant la fine neige presque poussière, un léger bruissement se fasse entendre. Le moindre flocon se détachait du ciel qui pourtant était blanc lui aussi. Leur douceur, leurs glissées si agiles, semblaient pourtant être comme un blasphème assourdissant : lorsqu'ils effleuraient le sol proche de nous, on n'entendait plus que ce léger et court chuchotement. Sans vraiment s'habituer à eux, on admirait sans vraiment voir les faces bombées, blanches des piques autrefois monstrueux et menaçants, aujourd'hui doux et moelleux. Et on voyait les nuages omniprésents. Liquides, homogènes, ils présentaient des cieux sans vies, un monde sans mouvement, un vide rempli de froid. Puis soudain pour alléger nos jambes on esquissait un mouvement ^, et la neige bruissait. Puis, comme suspects, on implorait un dieu endormi sous la neige, pour une faute qu'on ne nous reprochait pas. Et on sentait au cœur de la roche glacée, une montagne immobile qui devait bien nous observer.

Myra

PERSONNAGE SURPRISE

le but est d'inventer un personnage et d'écrire la première ligne du texte, puis de donner la suite du texte à son camarade pour qu'il continue l'histoire de notre personnage

INVENTION REVOLUTIONNAIRE

Contrainte : savant extravagant

« ... enfin vous avouerez que quelque chose cloche, ce n'est pas que cela me dérange profondément, mais il serait ingénieux d'y réfléchir à deux fois. » fit-il remarquer de sa voix chevrotante et nasillarde. Son interlocutrice n'avait pas l'air convaincue. Cela ne le découragea pas :

« Regardez, si on décale les réacteurs un peu, qu'on induit la cuve de manière continue, mais très légère, ça pourrait tout remplir tout seul. Laissez-moi une demi-journée pour bricoler un tapis auto-... »

Son enthousiasme était de moins en moins éclatant à mesure qu'il parlait, réprimé par le regard vide et totalement désintéressé de la vendeuse. Il comprit qu'il prenait l'affaire par le mauvais bout. Le petit inventeur changea donc de stratégie. Il se dressa de tous ses trois pieds et demi et pris un air entendu :

« Vous voyez, manuellement vous faites quoi, vingt pots par heure ? Et encore vous êtes une maîtresse en la matière. Maintenant imaginez que tout ceci se fait automatiquement ! »

Il appuya ce dernier mot.

« Non seulement le nombre de pots augmenterait drastiquement, mais vous pourriez vous consacrer à d'autres tâches pendant ce temps-là ! »

Il finit sur une grande exclamation et une petite pose.

Ils se regardèrent dans le blanc des yeux quelques secondes.

« j'aime remplir mes pots avec ma confiture. »

Et elle claqua sa porte au nez du scientifique interloqué.

Noé

L'HABIT ET LE MOINE

Contrainte : Femme musclée et très timide

« Yow ! ça gaze ? » lui demanda un parfait inconnu légèrement saoul.

« Aie » pensa-t-elle. « Qu'est-ce que je dois dire ? »

Elle murmura un grave « Bonjour » et rassembla toutes ses forces pour regarder l'inconnu dans les yeux et esquisser un sourire. Celui-ci blanchit et se mit à trembler, se rendant compte seulement trop tard de la taille et de la force de la jolie femme. Elle avait un regard noir, un sourire machiavélique et suffisamment de muscles pour l'écraser avec l'auriculaire.

« Mince » paniquait-il « Elle va me tuer ; c'est décidé, si je m'en sors, je ne draguerai plus, j'irai au couvent, pitié qu'elle me laisse tranquille. »

Maëva sentait bien que quelque chose clochait, sans vraiment savoir quoi. Soudain elle se rendit compte qu'elle avait toujours ses pantalons de travail poussiéreux.

« Maëva, tu ne ressembles à rien comme ça, on dirait qu'on t'a sortie de la boue. »

Sûrement avait-elle rougi de colère. Il fallait fuir, absolument. Il murmura un « j'ai quelque chose à faire » et s'en alla le plus vite possible sans courir, car s'était bien connu qu'il ne fallait pas faire de mouvement brusque devant les prédateurs.

Elle le regarda s'en aller, déçue. Pour une fois que quelqu'un lui parlait, elle avait encore tout gâché « Qu'est-ce que je suis nulle ! Tu m'étonnes qu'il se soit énervé ! Qu'elle idiote tu fais ! »

Myra

TEXTES SUR UN TERME CHOISIT AU HASARD

on choisit un terme au hasard qui sera le sujet du texte.

Ici : **Opprimable**

LA RÉCRÉ

Jean-Eudes était assis dans la cour, recroquevillé sur lui-même, serrant son précieux goûter contre lui. Ophélie passa devant lui. Elle lui lança un « salut » d'un air morne, il rougit comme si ça² avait été une tomate. Grégory suivit de près, un ballon de foot à la main, le ballon lui échappa et atterrit aux pieds de Jean-Eudes. Il n'osa rien faire, autre que rougir encore plus fort. Grégory vint chercher le ballon et lui lâcha u acide « merci quand même ». Jean-Eudes tressailla comme si c'était une bombe à eau impromptue. Il se replia encore, bientôt penché en deux. La cloche sonna, la maîtresse l'appela, elle voulait lui piquer son goûter ! Elle vint le chercher, il sanglota, pour faire illusion comme d'habitude. Il mit ses biscuits dans son sac, ne les ayant pas mangés, tout grognon. En sortant, le soir, il entendit sa mère . « Moi, il est rentable mon gamin, ça fait un an qu'il a le même paquet de biscuit. »

Timothée

GUIDE DE L'OPPRESSION

Guide de l'oppression, édition 2025

² Ça étant le « salut »

- Chapitre 36 : liste des meilleures personnes à opprimer.

Maintenant que vous êtes au point, que vous avez tout appris, tout retenu, mes chers persécuteurs en herbe, il est temps de trouver sa victime. Et ce n'est en aucun cas une tâche à prendre à la légère ! Chaque chasseur se doit de trouver la proie qui lui convient le mieux. Vous êtes un peu perdu ? Aucun problème, je vais vous aider à l'aide d'exemple : pour commencer, un tyran quelque peu timide devra se trouver un opprimé faible, encore plus que les autres ! Tandis qu'un oppresseur fort de son physique aura besoin de prendre en chasse une personne qui court, ou plutôt devrais-je dire « fuit », rapidement, afin de préserver le « fun » bien évidemment ! Tout réside en un conseil ; Trouver celui qui sera opprimable de la façon qui vous intéresse le plus !

Pauline

TITRES SUR L'OPPRIMABILITÉ

Discutons ici de l'opprimabilité. Un être humain, par existence, est opprimable. Il suffit d'avoir quelqu'un au-dessus de lui (socialement, économiquement, théologiquement ou hiérarchiquement bien entendu). Dès lors, il suffit à l'oppresseur d'opprimer (bande de cochons). Mais là n'est pas le sujet. Qu'est-ce qui fait que l'humain est opprimable ? (oui, oui, c'est de vous et de vos idées bizarres dont je parle.) Premièrement, parce qu'il établit une hiérarchie. Elle a cela de rassurant qu'on ne peut jamais se faire prendre par surprise (sa place) par l'être humain du dessous (mais arrêtez avec vos sous-entendus salaces !). Le problème vient ensuite avec la méritocratie. Si l'on peut s'élever, ça veut dire marcher sur les autres, leur monter dessus afin d'aller au septième ciel (vous êtes vraiment dégueulasse, je me casse).

Noé

OPPRESSION DES ENTITÉS

Je ne comprenais pas tout mais le vieil homme tentait de m'expliquer tout de même : « Tout tient dans un contrat : tu deviens citoyen de la ville si tu signes et jures de ne jamais contredire les lois suivantes : Tu ne tueras point, tu ne blesseras pas, tu ne blasphèmeras pas les Lois. Et les sanctions, si l'une de ces lois n'est pas respectée, sont celles que tu connais : la peine de mort pour le meurtre et le blasphème, la torture pour la blessure. Bon ça, ça paraît gérable ; Tu ne tues pas, tu te tiens à carreaux et quand tu veux critiquer les Lois, tu te la coinces. Seulement, sais-tu avec qui on passe ce contrat ? Avec le Lois, et ces lois, elles ne sont pas humaines, alors oui elles jugent avec justice et droiture, mais sans humanité. Si bien que le jour où tu bouscules quelqu'un et qu'il se casse une jambe, tu es bonne pour aller te faire torturer. Car les lois connaissent les faits, mais pas les sentiments ni les Hommes. Alors on finit par avoir, à cause de la justice un peuple d'opprimés, Opprimés par la justice extrême.

Myra

RÉÉCRITURE

On réécrit un extrait de texte d'auteur en appuyant une émotion.
En l'occurrence, *Germinal* de Zola troisième partie Chapitre IV [Maheu se tut...]

Émotion à appuyer : la colère

DIGNITÉ

Maheu s'était tu, rongé par la haine. Étienne, lui songeait à son malheur, le cœur gonflé par la noirceur de ses pensées. Ils percèrent leur chemin à travers la masse. Une masse sombre, tumultueuse, qui finirait par éclater pour détruire, détruire l'ennemi. Allait-on les payer ? Fallait-il crever, pour dormir sans soucis ? Ah ! Elle les mangerait, cette masse. Que la Compagnie ose vouloir caresser leur rage ! Ils la mangeraient ! Que fallait-il sacrifier encore une fois ? Leur dignité ? Leur vie ? Leurs gosses ? N'étaient-ils pas eux aussi des Hommes ? Ou fallait-il devenir animal pour qu'on écoute leurs mugissements ! C'était bousculades, prises de tête, coups de poings dans la foule. On calculait : on perdait deux centimes. Qu'on leurs arrachent aussi les deux bras ! Ils essaient, mais cette fois-ci ils riposteraient ! Tous tremblaient de rage, criaient l'injustice. Les femmes pleureraient ce soir, dans un grognement étouffé, les doigts plantés dans leurs paumes, pétrifiés. Cet événement rappelait à Maheu ce que lui rappelait tous les jours la fosse : il ne s'en sortirait pas sans se battre : il fallait blesser, tuer, faire parler la colère.

Myra

Le silence s'empara de la foule lorsque Maheu se tut, puis les personnes présentes recommencèrent, par groupe de deux ou trois à se marmonner des plaintes et même quelques injures. Étienne, quant à lui, réfléchissait. Non plus que ça, il avait l'air endormi, plongé dans un flot de pensées, comme en transe. Peut-être était-ce la meilleure solution. Se retirer quelques minutes de cet amas de personnes mécontent pour s'enfermer en soi. Ça semblait plus paisible que de les regarder, de les affronter du regard. On aurait dit un orage. Le silence n'avait même pas résisté le temps que Maheu traverse la foule. Les gens criaient maintenant, crachaient au sol, insultant et maudissant tous ceux qu'ils considéraient fautifs de leur sort. On commençait à se bousculer, à se lancer des regards incitant au conflit. Faute de ne pas pouvoir s'en prendre aux « fautifs », on se défoulait sur son voisin. Toute cette rage était en fait une façade, derrière elle se cachait l'exaspération. Les travailleurs étaient fatigués, épuisés, à bout, à bout de repousser leurs limites, de donner tout leur être, en plus pour rien. Deux centimes, qu'ils avaient comptés, ce n'était pas rien, mais c'était pareil. Tout ce qu'ils avaient fait n'avait servi à rien et ça, ça les faisait hurler, ça les rendait pareils à des animaux ; sauvages et déchaînés.

Pauline

TEXTES CHAPPAZ

textes proposés par les membres du club au concours Chappaz
2025

PETITE HISTOIRE

Septembre 1790

C'était l'un de ces jours d'automne qui offrait un ciel fiévreux, encore flamboyant d'un été fructueux alors que septembre amenuisait lentement les jours. Au-dessus de terres tranquilles, le soleil peignait les multiples facettes des hauts pics. Une voie sinueuse et poussiéreuse menait les hommes dans une vallée profonde. De petites bourgades étaient plantées sur les flancs opposés, entre les forêts et les champs. Au milieu, un torrent puissant qui tenait sa source dans le lointain creusait la terre et chantait son grand voyage. Là-bas, de grandes montagnes escarpées semblaient enfermer la vallée. Là-bas, il y avait le pays de Barme, ensuite la France, puis le monde entier.

Dans ce monde se traînait une mule sur le chemin sinueux de la vallée. Impassible, elle observait une cadence lente mais régulière. Attirée bien trop souvent par les quelques herbes fugaces qui se plaisaient à pousser là où elles ne pourraient vivre, elle n'osait pourtant pas s'arrêter pour les brouter. Elle avait depuis longtemps cessé de jeter ces regards suppliants à son maître : de toutes évidences, la mule était bien nourrie et ces herbes folles ne tentaient que son désir de contrarier, et, ou « mais » serait-il plus approprié, son maître n'était pas quelqu'un à contrarier. C'était un paysan. Il mesurait presque six pieds et avait une trentaine d'année, on le surnommait le Gros-Bellet. Ce jour-là, on aurait dû apercevoir sur lui cette mine enjouée des gens simples lorsqu'ils sont chez

eux. Mais il était pensif, ce qui pouvait paraître étrange car le Gros-Bellet préférait l'action à la réflexion vaniteuse et inutile.

Il était embarrassé : voilà quelques mois qu'il se trouvait confronté au Châtelain Shinner pour une « pauvre histoire » comme il l'appelait : à la fin de l'hiver, il avait surpris deux abrutis qui se cognaient. L'un, « Donnet », était Chorgues, ce qui le rendait encore plus imbécile que l'autre « Rey-Borratzon », qui était bien Val-d'Illien. Voulant faire sa bonne action de la journée, il les avait séparés, un peu violemment, il voulait bien l'admettre sans trop de douleur d'âme car le Gros-Bellet n'avait pas le temps pour la culpabilité. Quelques jours plus tard, le plus imbécile était allé se plaindre à Shinner d'avoir été écorché au nez. Alors, depuis des mois, le châtelain augmentait à qui mieux mieux son amende qu'il refusait de payer, car, vingt-Dieux, il n'était coupable de rien, et surtout pas de l'imbécilité des autres. Rey-Bellet se défendait au mieux, même la diète n'avait rien pu faire pour lui ; en effet, le cupide Shinner voyait en cette affaire le meilleur moyen de renflouer ses caisses.

« Quel sacré imbécile celui-ci. »

Il passait à présent sur la place de Troistorrents ; un chapelet de jurons le suivait, tirant les traits de son visage de manière à le rendre terrifiant ; puis il arriva sur la place de Val-d'Illiez. Sa mule se traînait difficilement derrière lui, fatiguée de porter sa mauvaise humeur. La place grouillait, les hommes portaient des pantalons propres, qu'ils laissaient sagement sur une chaise durant la semaine pour ne les revêtir que le jour du Seigneur. Les femmes, elles, avaient abandonné leurs pantalons noirs et leur foulards rouges typiques pour un jupon sobre et fade. Les marmots couraient, criaient, tombaient et pleuraient dans les bras de leurs mères tendres et agacées. Trois vieilles, assises sur un banc, regardaient et critiquaient les passants, se racontaient les derniers ragots et s'échangeaient quelques recettes secrètes. Leurs regards sages et fouineurs, leurs rides, leurs joues fripées et leur odeur qu'on ne pouvait qualifier que de paysanne, celle du foin et de la terre humide, nous poussaient à les assimiler à trois dangereuses et bienheureuses Furies, puissantes et supérieures. C'était dimanche,

le Seigneur semblait veiller sur les Alpes et caresser d'un bref regard sa population misérable. Le Gros-Bellet continua son chemin malgré ses habitudes : il n'y aura pas de tournée de Bistro aujourd'hui. Certains de ses plus fidèles compagnons de bouteille s'en étonnèrent brièvement.

Il arriva sur la grosse dalle qui servait d'entrée à sa maison. C'était une belle mesure encombrée d'objet sans réelle valeur. On entrait dans cette pièce à tout faire où on mangeait, cuisinait, cousait et dormait. Ces pièces qui sont familières à tous, dans lesquelles on retrouve inexorablement les mêmes objets. Il était rentré sans apercevoir devant chez lui le curé qui l'attendait. L'homme de foi le regardait, quelque peu gêné.

« hum ... »

Le paysan tourna la tête et fit signe à l'homme d'église d'entrer. Puis il ressortit. Monsieur le curé le vit partir et tourner après la porte. Il attendit. Il posa ses yeux sur ses chaussures cirées, les glissa vers le fond de la pièce et les hissa sur le mur. Il admira quelques toiles d'araignées, frissonna et tourna sa tête, il examina un à un chaque ustensile. Vieux, cassés, sans intérêt, vraiment. Le Gros-Bellet entra chargé de morceaux de bois qu'il lança dans le foyer, au fond de la pièce. Il se retourna. Il désigna une bouteille du menton. Le Curé, rassasié de la lampée du matin, refusa.

« Pierre... C'est la commune qui m'envoie...

- Le Seigneur aurait-il déjà absout tous mes péchés pour que ce ne soit plus lui qui t'envoie ?

- Tu es appelé à payer ton amende à Shinner »

Le bonhomme avait lâché ces derniers mots dans un soupir coupé. Encore des problèmes dans ce petit village dont il avait la garde, et ce ne serait pas les pleurs de la Gex, ni les jérémiades de la vieille Voland. Il lança un regard au grand homme qui se trouvait devant lui. Celui-ci enferma son visage dans une ombre soucieuse. Il lâcha un petit sifflement, agacé. Quelques secondes passèrent. Il prit deux verres, la bouteille et servit le curé et lui-même de vin.

Deux jours moururent doucement sur les pointes des Dents-Du-Midi. La vaste place de Monthey résonnait de beuglements, de rires éclatants, de rumeurs s'étalant, de songes s'envolant. Le pas cadencé d'un cheval rythmait ce jour bruyant. Dans la foule, un homme à moustache, petit, à l'air sévère et au regard de fouine allait parmi les vendeurs. Il inspectait chaque recoin, passait son doigt sur chaque étalage, questionnait chaque commerçant. De l'autre côté de la place, Le Gros-Bellet descendait de sa vallée et arrivait doucement au marché, grandement retardé par des discussions interminables sur l'hiver à venir, sur les dernières récoltes, le nouveau-né de la famille Riondet, les taxes, la politique et la foire. De bonne humeur, il attacha sa mule dans un coin. Il alla à la laiterie livrer ses boilles à lait puis se dirigeant vers le bétail, il inspectait d'un œil connaisseur les bêtes exposées. Certaines vaches étaient des Simmentales, d'autres étaient des Grises, ou encore certaines des Hinterwalds. D'un pas lourd et balancé, il passait serein parmi les rangées de bovins. Son chapeau, juché sur les hauteurs de son front, voguait entre les passants. Puis, sachant bien assez qu'il devait retourner chez lui pour gouverner, il se dirigea lentement vers sa mule. Celle-ci était tranquille, impassible. Elle attendait son maître en regardant de temps en temps vers les montagnes, là où le sol était vert. Ici, il n'y avait pas d'herbe, même pas une racine. La mule sembla soupirer. Soudainement, elle leva les oreilles. Elle entendait quelque part dans le marché des vociférations qui répondaient à des jérémiades, n'était-ce pas habituellement le contraire ? Elle avait reconnu la voix de la Gex, l'insupportable femme qui pleurait toujours sur son sort. Elle leva des yeux tristes vers son maître. Lui était tranquille. Elle entendit sur son côté des pas pressés. Apparut alors hors de la masse sombre d'hommes agglutinés un tout, tout petit bonhomme dont la bouche était ornée d'une imposante moustache. Il avait l'air nerveux, mais pas comme ces gens qui le sont pour de bonnes raisons, non, lui avait l'air constamment tendu. Une allure nerveuse, des mains crispées, l'attitude d'un homme qui fait face à si peu de problèmes qu'il se voit dans la contrainte de s'en inventer pour pouvoir s'en vanter. La mule pouvait penser qu'il était de ces gens qui se pensaient supérieurs car ils possédaient de l'or. De l'or... il

y en avait sûrement dans cette besace. Pauvre Gex, elle s'était encore faite amendée. Ma foi, c'est ce qui arrive lorsqu'on ne sait flatter que les mules. L'animal lança un nouveau soupir. Son maître arrivé à sa hauteur lui répondit par un léger sifflement.

« Monsieur... Mons- Ahhhhh »

Shinner avait glissé sur la boue.

« Ahem, je me vois dans l'obligeance de vous confisquer vos... biens - si on peut appeler cette mule un bien - pour rembourser vos amendes. »

Le Gros-Bellet marmonna quelques paroles dans un patois inintelligible. Le Châtelain continua d'une voix qui se voulait faussement sympathique.

« Enfin... ce sont les lois, et les lois... sont pour le bien de notre région, vous comprendrez bien que...

Êtes-vous roi ou le Seigneur lui-même pour que vos propres lois se doivent d'être appliquées ? »

Shinner rougit, perdit son air complaisant. Soudain, il parut grandir. Il s'approcha du paysan.

« Misérable...»

Et il partit, simplement, emportant une grosse somme, et la mule. Celle-ci sembla presque triste. Décidemment, il n'y avait pas de carottes dans cette besace mais bien de l'or. Et comme si le souffle avait été enlevé aux hommes, la place se retrouva plongée dans un silence lugubre, craintif. Rey-Bellet jeta un regard à la foule, aux apeurés, aux intemporels satisfaits, et aux curieux. Puis il disparut dans une rue, seul.

* * *

À l'intérieur d'un grand plat, de la viande soigneusement découpée baignait dans un bouillon chaud et épicé. Des poireaux finement coupés les habillaient par endroits, quelques carottes flottaient

parmi les petites surfaces sphériques d'huiles. Le bouillon était étoilé de minuscules gouttes de graisse. Le jus était d'un brun sombre et accueillant. Il coulait le long du bol. À côté du grand plat, il y avait du fromage de montagne, sûrement des paysans que l'attablé avait taxés ce matin. Quelle ironie. Ils étaient jaune clair, certains troués avec une précision qui ne pouvait qu'être naturelle. La plupart étaient lisses, craquelés pour les plus vieux, plus clairs dans leurs fissures et sableux. Il y avait à quelques centimètres un pain, rond, brun, coupé sur le dessus, un peu noir sur les bords relevés de la fissure, la couche brûlée du dessous due au four à bois avait été grattée au préalable. La surface était inégale, parsemée de bulles. Enfin il y avait un plateau regorgeant de fruits, raisins à la peau lisse et brillante, pommes aux pelures rêches et à la chair acide, poires fines et tachetées. Face à cette table, il y avait Shinner, heureux ; épanoui. Soudain un brouhaha étrange résonna dans les couloirs du château. Shinner souffla par la bouche. Que se passait-il encore ? Trop tenté par sa table garnie, il ne se décida pas à chercher la raison de ce vacarme. Il empoigna avec ferveur son couteau et le planta dans un morceau de viande flottant. La porte s'ouvrit. Brusquement. Dans ce qui semblait être un petit trou à présent apparut... le paysan ! Comment diable avait-il pu rentrer, quelle ardeur le poussait, quel démon lui susurrerait cet acte profane ? Le châtelain rougit de fureur et bougonna, imitant assez étrangement les volailles courroucées lorsque les grains viennent à manquer. Avant qu'il n'ait pu tirer de sa bouche un caquètement compréhensible, le Gros-Bellet lança :

« Rendez-moi ma mule, annulez l'amende. »

Shinner regarda l'homme quelques instants. Pas qu'il hésitait, non, mais sûrement voulait-il profiter de sa puissance présumée. Il tourna la tête et entreprit de prendre un morceau de pain. Soudain, le ragout se dispersa dans toute la pièce, les raisins dansèrent dans les airs, le pain vola et la table se fracassa. Ah ! pauvre ripaille désenchantée. Ah ! fléau ! Disparaîtrons donc tous ces mets ? Que restera-t-il de l'œuvre arrachée ? Quel était cet homme qui avait osé blasphémer cette scène d'abondance ? C'était lui, lui ! Le Gros-Bellet se tenait devant l'homme effaré sur la table qu'il avait retournée. Shinner, s'enfonça dans son fauteuil pour y disparaître,

en vain. Se sentant beaucoup moins puissant, il n'osa pas demander de compensation tout de suite. On lui rendit son âne.

Quelques femmes attendaient dans la rue du château que leur mari sorte du bar. C'était ce genre de bouiboui dans lequel il n'y avait pour la clientèle que l'alcool et la soupe du jour, un repère de pauvres gens. C'était une porte en bois trouée, qui tenait sur ses gonds que par l'art divin. Soudain, parmi des cris de bêtes, des menaces sans fondement, surgit d'un bond, hors du bâtiment, le greffier Meillard. Apparut à sa suite, un homme petit, une bouteille à la main. Il le poursuivait. Une des Femmes rougit fortement et l'on crut entendre dans un murmure « Ah celui-ci, il ne sait pas se tenir. ». En quelques minutes, le devant de l'établissement était occupé par une bonne vingtaine de paysans, hurlant sans relâche une haine depuis longtemps cachée. L'homme à la bouteille continuait sa course avec des rugissements accompagnés de jurons. Meillard disparut dans le château de Shinner, l'homme à la bouteille revint, un sourire nouveau aux lèvres. Rey-Bellet, sortant du château, faillit renverser le pauvre Meillard qui pleurait de peur. Les femmes se regardèrent, c'en ferait des choses à se raconter à la messe, la semaine prochaine. Shinner apparut, barbouillé de bouillon, à la fenêtre

« Rey-Bellet ! Rey-Bellet ! la prochaine fois que tu mettras les pieds à Monthey, ce sera pour moisir en prison, comment oses-tu inciter ces paysans à attaquer un de mes hommes ? Quelle illusion t'a fait penser que tu aurais une quelconque influence sur ce château ? Quel...

- Quelle est la loi qui me condamne ? Quel méfait te pousse à me retenir en prison ? Allez Shinner, montre, sors-moi cette loi ! Faut-il t'aider à descendre les escaliers pour aller la chercher ? Comment un tel abruti pourrait avoir un réel pouvoir, et qu'en est-il des lois ? Ne respectes-tu pas assez l'humanité pour les suivre, ou peut-être que le rayonnement de tes pièces volées t'a brûlé le cerveau.

- JE suis la loi, la loi c'est moi, et tu vas visiter les geôles, tu serviras d'exemple pour la gueusaille ! »

Peut-être que Shinner aurait dû mourir. Mais ce ciel, ces montagnes connues avaient semblé empêcher l'acte cruel. Pas qu'elles avaient chuchoté la voie à suivre, non, les montagnes ça ne parle pas, pas celles-ci. Mais il y avait eu comme une histoire à préserver, un futur à émerveiller ; il avait fallu veiller sur cette petite vallée. S'assurer que ses enfants pourraient puiser dans son trésor des racines glorieuses. Qu'enfermés entre ces pics protecteurs, ils ne cesseraient de regarder le ciel, leurs têtes pleines de questions aux réponses faciles. Il avait fallu que quoiqu'il arrive, ce petit pays reste leur source de vie. Il leur faudrait donc une histoire à raconter, une belle histoire, une petite histoire. Il ne devrait pas y avoir d'obscurité dans l'encre qui l'écrirait. Ce petit monde est trop fragile pour accepter la cruauté. Shinner avait donc été suspendu dans le vide, accroché à la paume du gros-Bellet, surplombant la ville de Monthey, sous les yeux fervents de la multitude d'insurgés et de curieux. La fenêtre était bien trop haute pour représenter une échappatoire. Ah ! Château orgueilleux, dont tu aimes tirer ta gloire, Ah Shinner ! tu pensais trop pouvoir voler, mais tu as oublié de regarder le sol. Tu n'as pas vu la terre, tu as préféré la dissimuler sous la pierre froide. Tu n'as pas vu le peuple, tu l'as caché sous le mépris. Malgré tout, tu auras vécu car il n'avait pas fallu risquer qu'une goutte de ton sang trop noble s'enfile entre les pavés pour souiller cette terre rustique.

C'était l'un de ses jours d'automne froid et givré et Pierre-Maurice Rey-Bellet remontait la vallée, accompagné de sa mule. Il avait un sourire enjoué qu'avaient ces gens simples lorsqu'ils étaient chez eux.

Septembre 2024

Dans la vallée, ne retentissait que le doux son quotidien du torrent, et le crissement lointain du train régional ; tout était silencieux, presque mort. Je regardais depuis le début de la ruelle le buste de mon aïeul, le Gros-Bellet. Discrète dans un monde où les héros regardent leur sol, la statue trônait sur la place goudronnée. J'avais regardé avec une certaine curiosité cet unique petit monument de ce village. Je détournais alors le regard et m'engageait dans la rue.

À cette heure, rares étaient les passants, mais il y en avait tout-de même par-ci et par-là, parfois. Les lampadaires sinistres éclairaient la route dans la pénombre et derrière chacun de mes pas, le chemin semblait se refermer, comme s'il n'acceptait que l'on y passe qu'une seule fois.

Myra

TOBOGGAN CLAIR-OBSCUR

Je suis de nulle part et de partout à la fois. Mais de nulle part surtout. Mon foyer c'est la route, aussi sombre et monotone soit-elle. Ombre sans racine, j'avance, recroquevillé sur moi-même. Je marche, incapable de penser. Je subis la nature et ses colères. La chaleur qui cogne et la pluie qui grince. Ces regards accusateurs, ces enfants qui me pointent du doigt, me courent après et me crachent un "clodo" plein de mépris. Toutes ces brèches par lesquelles le vent s'enfile dans ma veste, dans mes godillots usés par les chemins et la distance. Mais j'en suis détaché, comme insensible. Je me suis trop écarté du monde...

J'erre sans but, sans autre objectif que de faire un pas, un second. Un troisième. Il y a longtemps que j'ai renié l'humain que j'étais, que je me suis vidé de ce qui me caractérisait. Je ne suis plus qu'un corps, qu'une machine aux rouages rouillés se mettant en branle laborieusement. Ma vie colle, gluante, et je n'avance que par bribes hésitantes, boiteuses. Je vagabonde, ayant capitulé, résolu à mon sort. Fantomatique, je survis sans aimer vivre. Je m'efface, sans nom. Et ça ne dérange personne.

Je l'ai vu sortir du brouillard. On aurait dit qu'il n'avait pas mangé depuis une semaine et il faisait perler des larmes au coin de mes yeux. Sans énergie, il avançait. Il ne portait qu'un vieux blouson de cuir, un jean délavé, des chaussures éventrées. Il n'avait pas l'air

d'avoir froid, d'être blessé. Ne semblait pas heureux non plus. Je tremblais comme une feuille mais je n'arrivais pas à détacher mon regard de son visage hagard, absent. De ses joues mal rasées. De ses yeux se perdant dans le vide. Et il se rapprochait. Encore et encore...

Une minuscule fillette. Une tête d'ange endormi dans un nuage, des tresses faites avec amour dans le confort chaleureux d'un foyer. Et ces yeux innocents qui me fixent. Ils ont l'air de me juger, de me détailler de haut en bas et de bas en haut ; me sondant comme le font si bien les enfants. Je continue à avancer, lentement, quand elle m'interpelle :

— Monsieur ?

Je ralentis, sans m'arrêter cependant. J'ai trop l'habitude de traîner le poids de mes soucis derrière moi, de me laisser entraîner par l'inertie de mes idées noires...

— Monsieur ?!

Sa petite voix fluette avait pris de l'envergure. Elle court vers moi, m'agrippe les genoux, saute presque. Et elle serre. De toutes ses forces. Et en moi perce la première douleur depuis mon Effondrement. Une douleur douce, bienvenue, me réveillant brusquement. J'étais jusque-là prisonnier d'une grisaille insidieuse, je voyais la vie en noir et blanc. Et cette petite fille, qui pensait me casser en deux en serrant désespérément mes genoux, avait chassé au loin ces lourds nuages. Comme ça, tout naturellement.

— Monsieur ?

Il était passé devant moi, me regardant sans me voir. J'étais obligée, il m'intriguait ce monsieur. Maman disait qu'il ne fallait pas parler aux inconnus. C'était vrai mais ce monsieur était si étrange, si surprenant dans ses habits de rien. Il était riche de cœur, j'en étais sûre, mais il l'avait verrouillé sous une couche de crasse et de déni. Il ralentissait, il m'avait entendu, il allait s'arrêter ! Il continuait,

il ne pouvait pas ne pas m'avoir entendu ! Alors je répétais, plus fort :

— Monsieur !

Il... comment dire ? Il marchait mais si lentement qu'il progressait à peine. Il avait l'air si fatigué, ses jambes auraient pu le lâcher à tout moment. Et je voulais qu'il s'arrête. Alors j'ai couru vers lui et lui ai attrapé les jambes. Il fallait qu'il s'arrête alors j'ai serré, fort. Mais il restait debout, un sourire se dessinait sur ses lèvres. Il m'a regardé, je l'ai regardé, il m'a souri. Tristement.

— T'habites où ? je lui ai demandé.

Milles réponses me traversent l'esprit : des vraies mais un peu crues ("Nulle part", "Là où il ne fait pas trop froid"), des beaux mensonges ("Dans un château, de l'autre côté de la mer", "Dans une maison avec de grandes fenêtres lumineuses"), des métaphoriques ("Là-bas, dans mon pays premier", "Là où sont les gens qui m'aiment", "Dans une fontaine tarie") ... C'est compliqué alors je réponds simplement :

— Je ne sais pas.

C'était vrai. Pas un mensonge, pas embelli d'ornementations inutiles. Efficace.

Il hésita, longtemps. Il me répondit finalement d'une voix déchirée par la vie, plus grave que celle de papa. "Je ne sais pas". Et je n'avais pas compris. Il devait avoir une famille, des enfants ! Une maison, un petit jardin, un toboggan ! Un toboggan vert pomme, plein de rires et de feuilles mortes ! Des balançoires...

Alors je lui raconte, lui déballe tout.

"J'étudiais, là-bas. Je me plongeais dans des livres, des esprits qui dansaient avec moi, une vie bariolée. J'étais heureux, je crois. Et puis... Ils sont arrivés. Des bérets rouges, des pistolets mitrailleurs

en travers du dos, des traits durs et inflexibles. Et ils ont lancé mon pays dans l'Effondrement, un petit sourire de satisfaction aux lèvres.

Et j'ai dû partir. Enfin je m'en suis senti obligé... Je ne pouvais pas les soutenir, pas après tout ça... Et leurs projets... "Expérimentaux" qu'ils les appelaient ; jamais je n'aurais pu faire ce qu'ils m'auraient demandé... Dès cet instant, je ne pouvais être qu'un traître à la patrie ou qu'un couard qui n'avait pas eu la force de se battre, de résister. Au choix.

Ils m'ont tout retiré : ma maison, mon poste, mon pays. Il ne me reste plus que le souvenir aigre-doux d'un chez-moi saccagé par d'absurdes fanatiques. Je ne suis plus de là-bas. Ils viennent me hanter encore, dévorer une bribe de mon âme. Des bérets rouges, des sourires doucereux se transformant en grimaces distordues, des rafales de kalashnikovs... Tout vient danser devant mes yeux, tout se mélange, je ne sais plus..."

Ma voix se brise, je déraile...

— Viens chez moi, il fait plus chaud que dans ton cœur.

C'est sorti comme ça, sans réfléchir. Je n'ai pas tout compris à son histoire mais j'ai compris qu'il avait besoin de moi. Alors j'ai mis ma petite main dans la sienne et l'ai guidé à travers les rues froides du village. Sous les lampadaires pâles, suant une faible lumière. Il tanguait à chaque pas, hésitant, fragile. Comme une balançoire hésitante, en déséquilibre constant. Un funambule unijambiste...

Et on est arrivé chez nous ; la lumière automatique s'est allumée !

Une petite maison. Un petit royaume imaginaire. L'enfant perdu en moi aurait eu envie de chasser les feuilles du toboggan vert pomme en riant, de courir dans le jardin, de jouer naïvement, de tomber, de se relever sans mal. Mais l'enfant ne s'était pas perdu tout seul : je l'avais laissé filer entre mes doigts pour paraître plus "grand", plus adulte. Et il n'est pas facile de retrouver quelque chose dans le fouillis profond de l'esprit. Cette silhouette agile, sautillante,

presque insolente de l'enfant que j'étais... Quand je crois l'attraper elle fuit plus loin, m'adresse un pied de nez espiègle...

Elle remonte l'allée, ouvre la porte, m'adresse un "Tu viens ?" étonné. J'avance, mes pieds claquant doucement sur les dalles de pierre.

J'ai ouvert la porte et regardé en arrière. Il avait réussi à se perdre dans notre petit jardin ! Il regardait mon toboggan, d'un air ahuri. Je l'ai appelé et il est venu, un pas après l'autre. On est entré, je lui ai montré où enlever ses chaussures, il a enlevé ses chaussures. On a avancé. Il a lorgné la théière fumante, je l'ai interrogé du regard, je l'ai servi. Du thé aux fruits. Le préféré de maman.

On entre. Un hall. Une chaleur m'enveloppe directement, me câline comme une mère. Elle s'excuse : "Désolée, Papa ne veut pas que l'on chauffe le vestiaire. Ça coûte trop, qu'il dit." Elle me dit : "Tu peux mettre tes chaussures là." Je les enlève, délicatement, pour ne pas les déchirer. Et de mon pied une chaleur irradie, remonte le long de mon dos, vient éclairer mes pensées. On pénètre dans une cuisine de marbre blanc strié de petites veinules sombres. Mes yeux glissent vers la théière ; elle arrive bien vite et me sert une tasse. Je goûte. Et c'est l'explosion ! Un frisson d'arôme éclate sur ma langue ! Je m'amuse à esquisser des ronds de fumée avec la théière, à la faire danser. Elle a peur ; elle rit.

Il l'a fait virevolter, cette théière. Elle est passée près de moi et ça m'a fait rire, on aurait dit qu'il savait ce qu'il faisait... Son visage s'était éclairé, tout à l'heure, quand il avait trempé ses lèvres... Comme si je l'avais sauvé, un petit peu. La porte s'est ouverte. Un courant d'air froid s'est faufilé jusqu'à nous. Il a frissonné. Des pas se sont rapprochés. Déterminés. Maman.

La tasse de thé aux fruits, pleine, refroidit sur la table. Lentement. Le vent frappe à la vitre, me rappelant à lui. Un toboggan vert pomme rit dans le jardin. Vide.

Timothée

FRONTIÈRE

On m'a toujours dit que passer la frontière n'était pas une chose facile.

J'ai décidé d'essayer quand même. Ce matin, j'ai pris un sac dans lequel mes affaires, prêtes, m'attendaient déjà. Je n'avais pas prévu de partir, mais je l'avais envisagé tellement de fois. J'ai fini par préparer ce sac, le glissant sous mon lit, juste au cas où un jour comme aujourd'hui se présenterait. Un jour comme celui-ci... C'est-à-dire un jour où, après avoir encore pleuré et hurlé de rage, j'ai trouvé le courage de ramasser ce foutu sac et de partir, sans prendre le risque de jeter un regard en arrière. Maintenant, je suis là, au départ de ce pont, de ce fameux pont...

Il est immense, autant par sa longueur réelle que par de sa renommée. Ce pont, il forme la frontière entre les deux villes, entre celle d'où je viens et là où je vais. Je me suis arrêté naturellement, sans avoir donné d'ordre à mes jambes. Devant moi, une ligne est tracée, une simple ligne, mais j'hésite à la franchir. Cela paraît idiot, ça l'est en apparence. Pourtant, pour moi, il est plus difficile de passer cette ligne qu'aucune barrière de barbelés : la franchir implique non seulement le début d'un extraordinaire périple, mais d'extraordinaires conséquences aussi... Extraordinaire dans tous les sens du terme. Soit on réalise ses rêves, soit on perd tout espoir, dramatiquement réaliste. Ce n'est peut-être bien qu'une illusion, présente uniquement dans ma tête, cette ligne, mais la limite existe. Malgré la peur qui somnole au fond de moi, cette peur qui m'a maintes fois empêché juste de quitter ma chambre, je franchis la ligne, d'un pas ni sûr, ni hésitant. C'est fait, je me suis lancé et

maintenant il est hors de question de penser à abandonner, j'arriverai de l'autre côté du pont.

Cela fait déjà une demi-heure que je marche. Je savais que le pont était réputé pour sa longueur sans pareille, mais, comme beaucoup, je soupçonnais les aïeux du village d'exagérer pour rendre leurs récits, d'après eux, plutôt "souvenirs", plus impressionnants. Le paysage est à couper le souffle. Je ne suis en rien venu pour le contempler, mais je ne peux pas m'empêcher de relever la tête pour regarder. Le jour se lève, ça a toujours été mon moment préféré de la journée. Le ciel, avant même de penser à devenir bleu et lisse, ressemble à une explosion de couleurs : l'orange se bat avec un peu de violet tandis que le jaune s'entoure de blanc. Nul besoin d'imagination pour y apercevoir des animaux fantastiques, de magnifiques fleurs, des espèces qui n'existent que dans les nuages. Ce ciel, le matin, il m'a toujours étrangement paru comme étant libre, plus que toutes autres

choses que j'ai pu observer dans ce monde. Hormis le paysage, j'ai pu observer que je ne suis plus seul : un groupe d'aventurières m'a rattrapé.

Je n'ai jamais réussi à savoir si ce nom n'était qu'une façon de les appeler, presque pour se moquer, utilisée par les aïeux du village, ou simplement leur vrai nom. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours trouvé que « aventurier » ou « chercheur de trésor », ça ressemblait à un métier de rêve. En réalité, je ne sais pas vraiment si c'est même une vraie profession ou juste un titre qu'on se donne, un peu fier. Le peu dont je suis vraiment certain, c'est que j'en ai vu revenir des centaines qui ont échoué... Et aussi que ma grand-mère ne les apprécie absolument pas, pour la citer : « Ce n'est qu'une bande de ratés qui cherchent à fuir et qui n'ont plus une miette de dignité, au point où ils se rassemblent juste pour s'apitoyer un peu plus sur leur sort ! Tu m'étonnes qu'ils reviennent toujours, ces incapables ! ». Sur le moment, je n'ai jamais eu l'audace de lui tenir tête, même si mon avis se situait à l'opposé du sien. Admiratif, je voyais en ces aventuriers de vrais héros pleins de courage prêts à suivre leurs rêves. Ils étaient de véritables modèles ; pour certains, ils devenaient même des idoles. Même si la plupart du village les

considéraient comme des moins que rien, ils nous quittaient le sourire aux lèvres, faisant leurs adieux à la foule venue plus pour les critiquer que pour les encourager, et ils partaient dans l'espoir de ne jamais revenir. Pendant longtemps j'ai voulu devenir aventurier, puis, après quelques promesses de déshéritement de ma grand-mère, je suis devenu réaliste et j'ai abandonné ce rêve avant même qu'il ne commence.

Ce groupe que je vois aujourd'hui me rappelle ceux que j'aimais tant dans mon enfance : les mêmes rires et équipements douteux qu'à l'époque. Il y a trois filles dans ce groupe-ci ; celle qui marche en première a de longs cheveux roux et des constellations de taches de rousseurs sur ses deux joues et son nez, la deuxième a l'air posé avec ses cheveux courts et ses écouteurs vissés sur les oreilles, puis enfin la troisième, la plus originale selon moi, a de longs cheveux blancs qui lui tombent sur les épaules et une multitude de piercings sur le visage. La rousse, plus rapide que les deux autres, se retourne pour le leur faire remarquer, alors que celle des piercings lui réplique que c'est elle qui est trop rapide, celle des écouteurs ne les entend même pas. Elles commencent à se chamailler, tout en riant, puis elles me dépassent, leur joie de vivre est presque palpable. Elles ont réussi à me rendre jaloux. Malgré cette jalousie, une bonne partie de moi espère qu'elles pourront passer la frontière, qu'elles y trouveront leur bonheur.

Je suis à nouveau seul. Je me perds à penser à ce que le groupe d'aventurières faisait là... à ce qu'elles cherchent précisément dans ce voyage. Qu'est-ce qui les a poussées à agir, ou à fuir ? Pour une fois, je crois que je sais ce que je fais ici : je rêvais de liberté étant jeune, aujourd'hui toujours, même si je suis plutôt en train de fuir. Je ne cours plus la tête levée, à la recherche de mon trésor, mais en regardant derrière moi, pour être sûr de ne pas être poursuivi. Les souvenirs, heureux ou pas, m'empoisonnent, me hantent, je ne supporte plus de rester dans mon village d'origine depuis qu'elle l'a quitté. J'ai perdu ma petite sœur l'année passée. Après ça, les moments heureux ne servent qu'à me rappeler à quel point elle est absente, il ne me reste donc que les moments difficiles et sans elle pour m'aider à y survivre. Cela fait bientôt une année que je cherche une porte de sortie, et maintenant je me demande si j'ai bien fait

de la franchir. On ne peut pas dire que je suis une personne sûre d'elle-même, tous mes choix, toutes mes décisions, sont à un moment donné remises en question. Je passe mon temps à douter, même à douter du fait que je doute... Pourtant, aujourd'hui, c'est différent : je ne suis pas plus confiant, mais je refuse de changer d'avis. J'ai un but bien précis, et rien ne m'empêchera de l'accomplir.

Un cri de joie me sort de mes pensées. Je relève la tête et aperçois une silhouette au lointain. Un homme court jetant des regards vifs derrière lui à intervalles presque réguliers. La victime de ses coups d'œil répétitifs est un autre jeune homme qui suit le premier. Je devine vite qui ils sont : des "passés".

Au village, on appelait comme ça les personnes qui avaient réussi, en toute logique, à passer la frontière. Quand je dis "on", je veux bien sûr parler de ma grand-mère et de son clan d'aïeux critiqueurs, qui, eux, pour ceux qui avaient tenté, n'étaient pas des passés, mais des retournés, le contraire. Enfin, des soi-disant retournés. Chacun avait sa version de comment il avait vécu l'épopée de la frontière, on a bien fini par se douter que la plupart ne faisait qu'inventer des histoires. Personnellement, j'avais démasqué tous les menteurs du groupe, mais sans le leur faire remarquer ; j'aimais tellement les écouter raconter. Durant ma vie, j'ai rencontré deux passés, cela prouve combien il y en a peu. Le second était un jeune homme brillant, mais avec un sens de l'orientation médiocre, je lui ai montré son chemin après qu'on eut discuté assez longtemps pour que je devine qu'il n'était pas d'ici du tout, et le premier est mon père.

Souvent, il me racontait son aventure, véridique, de la frontière, mais jamais il ne m'avait parlé de là d'où il venait. D'après ma grand-mère, qui, avant que mon père n'épouse ma mère, sa fille, était loin de l'apprécier, il était venu en quête de

richesse. Pas de richesse matérielle, ce n'était pas un chercheur de trésor comme les aventuriers, non, il recherchait la richesse de vie. Toujours d'après les dires de ma grand-mère, il désirait trouver un endroit où déployer ses ailes, un endroit où il pourrait être libre, tout d'abord, puis fonder une famille. Beaucoup de personnes de la grande ville, comme mon père, viennent ici pour trouver la liberté qu'ils ne peuvent pas trouver dans leurs palais droits et règlements

stricts. D'un autre côté, je dirais qu'il vaut mieux vivre enfermé dans une cage d'or plutôt que de mourir libre, après ce n'est que mon avis et, en tant que personne qui est actuellement en train de faire le trajet inverse, il n'est pas objectif. La liberté... C'est drôle quand j'y pense : tout le monde la poursuit, mais c'est pourtant quand on se rend compte qu'on n'est jamais libre qu'on l'est le plus, libre. Quand on est fortuné, on exerce des responsabilités qui nous enferment dans un rôle, et si on se libère de ce rôle, la pauvreté se charge vite de nous ramener nos chaînes. Mon père a bien dû le réaliser, surtout quand il a perdu son deuxième enfant. Passer d'un côté ou de l'autre de la frontière n'apportera jamais de liberté, cela peut juste changer la façon dans laquelle on est enfermé. Je me demanderai toujours si mon père regrette son choix.

Le duo de passés qui me croise sur le pont est euphorique : ils pensent eux aussi avoir trouvé leur liberté, leur richesse, leur trésor, peut-être ont-ils raison. Les pessimistes se demanderont combien de temps il leur reste avant qu'ils ne soient déçus, et les optimistes répondront qu'ils ont le droit d'être heureux, après tout, ils font partie des rares cas qui passent cette frontière.

Il est bientôt midi, plus j'avance, plus il y a de monde. Entre le passage des deux passés et maintenant, j'ai croisé une bonne vingtaine de retournés et quelques personnes qui avancent dans le même sens que moi. Nous sommes tous si différents, animés de rêves, de buts et de déceptions différentes. Je m'arrête net alors que je ne vois pas encore le drapeau indiquant la frontière. Moi qui pensais être parti assez tôt, il y a déjà une longue file d'attente. Devant moi, un homme musclé qui doit mesurer dans les deux mètres se retourne nonchalamment en m'entendant arriver. Je ne reste pas longtemps le dernier de la file : derrière moi un gringalet qui fait contraste avec l'homme de devant ne tarde pas à s'ajouter. Ils viennent du même côté que moi, mais en tout cas pas du même village : je ne m'en vante pas, mais je connais tous les habitants. Je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi ils sont partis, eux.

« Excuse-moi, j'm'appelle Mikey et toi, c'est quoi ? »

Je me retourne, c'est à moi qu'on s'adresse ? Visiblement oui, le dénommé Mikey est le gringalet juste derrière moi.

Je n'ai pas vraiment l'habitude de parler aux inconnus, même parler tout court n'est pas évident. Je pense plutôt être fait pour rêvasser seul, éventuellement accompagné d'un bouquin. La seule personne qui a un jour été capable de percer mon cercle de solitude fut ma sœur... Vu la file, je risque de rester là longtemps, j'ai le choix entre m'ennuyer ou parler avec un autre être humain. Un exemple de véritable dilemme selon moi. C'est un peu à contre-cœur que je choisis de discuter, pour vaincre l'ennui.

« Nima. », répons-je sans expression.

« T'es là pourquoi ? » demande Mikey d'une voix légèrement aiguë qui correspond complètement à son petit gabarit.

« Je fuis. », dis-je presque en chuchotant, pas vraiment fier. J'ai conscience que ça ressemble au but d'un personnage de roman ou de jeu vidéo, mais je ne sais pas comment le dire autrement. « Et toi ? »

« Une fugue. »

« Une fugue ? »

« Je supporte plus mes parents, ni personne d'autre, j'en peux plus d'être bloqué dans cette ville où j'sais qu'mes rêves sont irréalisables... »

Il marque une pause, et je crois qu'à ce moment-là j'aurais dû lui demander quels sont ses rêves. Comme je n'ai rien dit, il a simplement continué son histoire.

« J'rêve de devenir un grand pianiste, j'suis doué hein ! J'rêve d'la foule qui m'acclame, qu'on doive refuser des entrées à mes concerts parce que les salles seront trop p'tites, j'rêve de succès. »

L'homme musclé devant nous étouffe un rire moqueur. Si ça n'avait été que moi, j'aurais ignoré, mais ça n'est pas le cas de Mikey.

« Ça te fait rire ?! » aboie-t-il en direction de l'homme.

« Oui. », répond-il simplement.

Mon voisin de derrière écume déjà de rage, je ne sais plus vraiment où me mettre, je décide de rester spectateur.

« Quand j’serai célèbre, tu me supplieras d’tu pardonner », réplique-t-il, tremblant.

« Ça ne risque pas. »

« Tu sais pas qui je peux devenir ! Tu... Tu... »

« Écoute-moi bien... »

L’homme se tourne complètement, de façon qu’on puisse maintenant voir l’immense cicatrice qui recouvre son visage.

« Pour ça, faudrait déjà que tu passes, et ce ne sera pas le cas. Un gosse à son papa comme toi ne mérite pas de passer, retourne voir tes vieux, ils cherchent leur petit garçon. »

Il soupire puis se retourne à nouveau, nous laissant face à son imposant dos. Mikey semble prêt à se jeter sur lui, il ne parvient pas à articuler deux mots, mais son regard en dit assez sur ce qu’il ressent actuellement : de la haine. Sa réaction est peut-être excessive, mais on est tous tendus ici, et l’homme a volontairement voulu le blesser, enfin, je crois... Mikey me dépasse d’un pas sûr, je le laisse faire.

« Eh toi ! » crie-t-il en direction de l’homme devant moi. La foule, soudainement intéressée, se calme et écoute la dispute, tout comme moi.

« Qu’est-ce qui te fait penser que t’as plus de chance de passer que moi ?! » crie Mikey d’une voix irritée.

« J’ai vraiment besoin de passer, moi. », rétorque l’homme sans même prendre le temps de se retourner.

« Ah ouais ?! »

« J’ai vu mon père tuer ma mère, puis ma sœur. Il a beau être enfermé maintenant, je sais qu’il n’attend que le jour de sa libération pour me trancher la gorge à mon tour aussi. Tu peux en dire autant ? »

Mikey aurait sûrement répliqué que oui, pour une raison qui restera inconnue de tous puisque leur conversation animée a été interrompue par le puissant son d’un gong. Toute la foule lève la

tête pour voir d'où le son vient. Certains se taisent pour attendre que quelqu'un fasse une annonce, tandis que d'autres commencent à débattre par petits groupes. Moi, je reste le cou tendu pour essayer de trouver... Je ne sais même pas ce que je cherche. Une voix se lève alors, venant donner une réponse à tous ceux qui, commençant à paniquer, questionnent leurs voisins avec insistance.

« Les inscriptions de passage sont ouvertes. »

La foule semble se réveiller, tout le monde s'agite, essaie de dépasser, on entend des voix hurler, râler, menacer, accuser... Je commence par me reculer, préférant éviter de me retrouver dans une bagarre, puis, après avoir vu au minimum trois

personnes profiter de mon retrait pour me passer devant, je change de stratégie et m'impose du mieux que je peux. Je compte bien passer moi, et personne ne sait combien de temps les inscriptions resteront ouvertes, pas question de rater ma chance !

Les conditions de passage sont pour tout le monde un entier mystère. On a beau réunir les informations que l'on possède, personne n'a vraiment compris quels sont les critères de passage. Un jour, alors que mon père me racontait son aventure, je lui ai posé la question. Il m'a décrit la scène avec son air de lecteur de contes, m'expliquant qu'après avoir attendu dans l'angoisse de devoir revenir de là d'où il vient, on lui avait demandé son nom puis on l'avait laissé passer. Je me rappelle avoir froncé les sourcils, et comme réponse j'ai eu le droit à un haussement d'épaules. Puis mon père avait ajouté que l'important était qu'il soit passé et me souhaitait bonne nuit, me laissant seul avec mes questions. Ces questions auxquelles personne n'a jamais pu répondre, et qui aujourd'hui, vont peut-être enfin avoir du sens à mes yeux.

Derrière moi, des gens se battent : les plus grands et les plus forts s'imposent, et les autres, soit ils cèdent leur place, soit ils tentent de résister, et ceux-là, ils morflent. Je me demande si Mikey est pris dans une embrouille, je ne le vois plus. Heureusement, devant moi, ça a l'air plus calme. Si je continue d'avancer à ce rythme, je devrai rester en sécurité avant d'arriver, enfin, normalement. Je crois que je commence à paniquer : je n'arrête pas de lancer des regards

furtifs derrière moi pour vérifier si des brutes se rapprochent ou pas. En réalité, j'essaie de focaliser mon attention sur ce risque-là pour éviter de penser à ce qui me fait vraiment peur... Dans quelques mètres, je saurai si je peux passer ou pas. Je préfère occuper mon esprit à penser à ce que je pourrais ressentir en me faisant frapper par une des personnes derrière moi plutôt que d'imaginer ce que je vais ressentir si on me dit que je ne passerai pas. Mon avenir, ma vie tout entière sera bouleversée quoi qu'il se passe. Jusque-là, je m'étais promis de ne pas trop rêver pour éviter une déception destructrice, mais maintenant je ne tiens plus le coup, je me vois déjà en train de courir de l'autre côté du pont, je me vois déjà commencer ma nouvelle vie, effacer mon passé comme l'a fait mon père. J'essaie de rester la tête haute, refusant de m'imaginer rentrer chez moi. C'est sur cette pensée que je l'aperçois... La frontière.

Un drapeau rouge dansant dans le vent et un simple soldat assis à une table qui semble menacer de s'écrouler à tout instant. Toute mon enfance, j'ai imaginé la frontière soit comme un majestueux château doré, soit comme une grille gardée

par des géants. Pour moi, c'était LA frontière, elle devait être bien gardée pour éviter d'avoir des passés clandestins. Là, il me suffirait de courir assez vite pour être de l'autre côté, et sans avoir à cocher la case "soldat-sur-sa-chaise-bancale" ni "risque-de-ne-pas-passer"... En regardant un peu mieux, je vois qu'il y a quand même deux gardes en plus de celui assis à la table, mais ils sont loin d'être menaçants : appuyés lâchement sur le bord du pont, l'un agite les bras pour visiblement expliquer quelque chose à son collègue, qui, lui, a l'air assoupi. Je pourrais très bien m'avancer et courir de l'autre côté, je me demande même pourquoi personne n'essaie... En même temps, j'ai un mauvais pressentiment... Je vais suivre le mouvement, c'est plus sûr.

J'avance pas à pas, il reste trois personnes devant moi. Le premier est l'homme musclé qui a débattu avec Mikey tout à l'heure. Je le vois discuter avec le soldat, il acquiesce une, deux, trois fois en tout puis il revient de là d'où il était parti.

« Tu n'as pas été pris ? »

Ma question est stupide, bien sûr qu'il a été recalé s'il retourne sur ses pas. Il me répond quand même.

« C'est comme ça. »

Puis il continue sa route. Je suis impressionné par son sang-froid. Comme il nous l'a dit, son père a l'intention de le tuer, et il ne se bat pas. Il a accepté la dure réalité, je ne sais pas si j'en serai capable. Je vais bientôt le savoir. Les deux autres candidats devant moi ont avancé pendant que je divaguais, le deuxième est en pleine discussion animée avec le soldat, je crois qu'il pleure. En tout cas, il finit par s'éloigner lui aussi.

C'est officiellement mon tour. Un mélange d'impatience et d'effroi s'empare de tout mon corps, me faisant frissonner, trembler, presque tomber. Tout va se jouer maintenant. Une fois les quelques pas me séparant du grand moment franchis, je me retrouve face au soldat et à sa table.

« Nom ? » me demande-t-il simplement.

« Euh... Nima. », répond-je la voix tremblante.

Tout mon corps tremble, de mes mains à mes genoux, même mes paupières ne tiennent pas en place. Je n'ai pas le temps de paniquer plus, la voix du soldat vient m'annoncer l'ultime réponse.

« Non, rentre chez toi. »

J'ai l'impression qu'on m'a tiré dessus, je reste immobile, droit, sous le choc. Comment peut-il décider en ayant seulement mon prénom ? C'est insensé ! Oui, c'est forcément une erreur, une blague. Je commence à rire.

« Désolé », rajoute-t-il sans le penser avant de faire signe à un garde pour qu'il me raccompagne.

C'est alors vrai. Il n'y a rien d'autre à faire. Incapable de protester, de me débattre, je suis le soldat qui m'escorte sur le chemin du retour. Mes jambes me font avancer par instinct, je suppose. De toute façon, je n'ai plus rien à faire, je vais rentrer, je n'ai pas pu passer. J'ai beau me le répéter, ça ne sert à rien, l'information ne monte pas jusqu'à ma tête, je suis simplement incapable de réaliser.

Je marche dans cet état de déni pendant une bonne demi-heure avant de m'arrêter brutalement. Je ne veux pas rentrer chez moi. Je ne peux pas. On raconte que beaucoup de retournés sautent du pont, désespérés. L'envie me vient : je m'étais promis de ne jamais remettre le pied dans mon village... En sautant, je tiendrais ma promesse... Pourtant, je dois continuer d'avancer, je suis incapable de faire ça. Bloqué, je suis bloqué : je n'ai plus de destination, plus de but. Ma vie a perdu le peu de sens qu'elle avait et pourtant je n'arrive pas à y mettre fin. Je ne sais simplement plus quoi faire, alors j'avance tout droit, luttant contre la déception qui m'envahit, luttant contre le dégoût de devoir rentrer. J'avance, car je ne peux faire que ça, en direction de mon village, car je n'ai nulle part d'autre où aller.

La nuit arrive doucement, le froid m'enveloppe de ses cruels bras. Je vais bientôt arriver, qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Je pense à tout ce que j'avais prévu de ne jamais revoir, à tous ceux auxquels j'avais imaginé ne jamais reparler. Les mots de l'homme devant moi me reviennent : « C'est comme ça. » Sa vie est bien plus dure que la mienne, c'est une évidence, pourtant il a accepté ce qui lui est arrivé. Je dois me résoudre à penser pareil... Je pense aussi au groupe des aïeux du village, beaucoup sont des retournés, et ils ont l'air heureux ensemble...

Oui, je ne réaliserai peut-être jamais mes rêves, je ne vivrais peut-être jamais complètement heureux, oui, je resterais, toute ma vie, hanté par les souvenirs de ma petite sœur, mais j'ai un toit où dormir, deux parents aimants qui ont probablement passé la journée à me rechercher, un groupe d'aïeux avec qui débattre et un village depuis lequel je pourrais toujours regarder le ciel le matin. Je ne me remettrai jamais de cette défaite, mais j'apprendrai à vivre avec ce poids que je suis obligé de porter. J'apprendrai à danser sous la pluie.

Pauline

DÉRACINÉS

Son corps chaud contre le sien, leurs respirations mêlées, unies, et la douce moiteur qui régnait sous la couverture qui les recouvrait. Une légère brise faisait onduler l'herbe verte et sauvage autour d'eux, ajoutant une note de fraîcheur à la chaude nuit d'été. Elle était calme, paisible. On n'entendait que les deux amants assoupis et le bruissement des feuilles, ainsi que les chants épars d'animaux nocturnes.

Il se réveilla, garda le silence, les yeux clos pour jouir de l'instant, encore un peu. Le visage enfoncé dans la longue chevelure rousse et bouclée de sa compagne ; le feu de leurs ébats se résorbant petit à petit, son esprit clair et aéré.

Il finit par rouler précautionneusement sur le côté, prit garde de ne pas perturber le sommeil de celle qui partageait sa couche, puis s'habilla sommairement, tirant des habits au hasard de la pile de tissus qui jonchaient le sol à côté de lui. Les membres encore engourdis et la tête agréablement embuée, il se para d'un pantalon usé et d'une vieille chemise de lin ; se dirigea vers la falaise et s'arrêta à son bord, quelques pas plus loin. Debout au bord du vide, les yeux dans le vague, fixés sur lui seul savait quoi, le dos droit, les bras ballants. L'homme resta ainsi un long moment, perdu dans le lointain.

L'immense forêt s'étendait à ses pieds, amalgame de troncs si chargés que l'on ne pouvait distinguer le sol. On la voyait bien, ainsi perché une trentaine de pieds au-dessus du faite des arbres ; éclairée par une nuit aux étoiles innombrables et au croissant de lune éclatant, sans aucun nuage pour en obstruer la douce lueur. On apercevait ses formes, ses ondulations dues au terrain qui surélevaient par endroit ses feuillus fournis et ses conifères longilignes. Elle s'étendait jusqu'à la limite du regard, si loin qu'on l'eût dite sans fin ; si belle qu'on l'eût dite éternelle.

Enfin, l'homme s'arracha au vide, recula de quelques pas, les paupières closes. Il s'assit sur une pierre plate moins de deux pas

en arrière et rouvrit les yeux, les détourna de ses pensées. Lentement, habilement, il prit soin des braises de la veille, réveilla le feu qui sommeillait toujours en elles. Celui-ci ne tarda pas à s'élever, dévorant avidement le bois sec qui l'alimentait. Modeste gerbe de flammes, leur présence presque obsolète par une nuit si chaude et claire apportait un certain réconfort. Elles étiraient leurs pointes pour le bon plaisir de la rétine ; teintaient les lieux d'une lueur rouge-orangée, mystique et discrète. La faible lumière qu'elles prodiguaient se reflétait sur l'homme, faisait ressortir sa longue silhouette élancée, sculptait ses muscles sveltes dans un jeu d'ombres et de lumière, égayait ses iris d'albâtre, signe de ceux qui étaient revenus.

Elle s'était éveillée également, silencieuse ; observait son compagnon avec une expression indéchiffrable. Ses pupilles étaient fixées sur l'homme mais ne semblaient pas réellement vouloir le voir, comme s'il n'était qu'un point d'ancrage dans le réel pour elle, à la dérive parmi ses souvenirs. Le silence s'étendait dans la clairière, faisait désormais partie intégrante du décor nocturne. Pas un bruit ne parvenait aux deux amants désormais éveillés.

La naine se leva, souple et agile, ramassa une longue tunique qui traînait par là et secoua vigoureusement la tête, revenant à la forêt et au feu qui l'attendait. Elle s'approcha à petits pas lents, appréciant la sensation de la mousse et de l'herbe contre la plante de ses pieds, regardant les irrégularités du sol d'un air distrait. Elle arrangea machinalement sa lourde tignasse cuivrée, sachant pertinemment qu'elle devrait sans cesse la remettre en place, que cela la dérangerait tant qu'elle ne serait pas tressée.

Elle s'installa en face de l'homme, petite silhouette ramassée. Les jambes ramenées tout contre son corps, le menton posé sur ses genoux que ceignaient ses bras. Sa puissante musculature était exposée à la douce lumière ; les flammes se reflétaient sur son visage rond et tacheté, la cicatrice qui lui barrait l'arcade gauche seul abysse noir au milieu du camaïeu d'oranges peint sur la surface de sa peau. Le silence s'épaissit encore, à peine perturbé par les crépitements du feu et les bruits de la forêt, profitant de l'ambiance feutrée pour créer un cocon pesant autour des amants.

— Jehan.

La voix grave de la naine le perça, petite aiguille sonore trouant sa toile opaque.

— Te perds pas.

Elle détacha ses yeux du brasier et les dirigea vers son compagnon, essayant d'attraper son regard. Elle savait qu'elle ne devait en aucun cas le toucher, Brasniov avait servi d'exemple. Ne jamais déranger ceux qui étaient revenus.

— Jehan, arrête tes conneries.

Le silence vola en éclats, cédant sous l'ultime assaut verbal.

L'homme ne réagit pas tout de suite, revenant des profondeurs dans lesquelles il était immergé. Il continua de fixer le feu, hypnotisé par la danse endiablée des flammèches. Les sons alentour revinrent petit à petit également, hululements intrigués ou battements d'aile précipités.

Puis Jehan se mit en branle, rajoutant une bûche pour alimenter le brasier, le tisonnant pour faire ressurgir sa gloire passée.

— T'as réussi à revenir une fois et ça tenait du miracle. N'y retourne pas, rien garantit que tu puisses revenir à nouveau.

Jehan la regarda dans les yeux, l'air presque penaud.

— Elle m'appelle... J'essaie de résister, mais la tentation est forte. Je n'ai aucune envie d'y retourner, mais elle est là en permanence, à chanter pour m'attirer, à tenter de me noyer dans sa conscience... Je résiste, Margault. Je te l'ai promis. Mais mes barrières s'effritent petit à petit, un peu plus faibles à chaque assaut, et un jour elles céderont.

La naine ne dit rien mais se leva et attrapa une bouilloire pour la poser sur le feu. L'homme effrita quelques feuilles dans deux tasses aux formes irrégulières et en tendit une à sa compagne, laquelle s'en saisit avant de se rasseoir.

Une courte accalmie le temps que l'eau chauffe, puis que les tisanes infusent. Jehan y trempa le bout de ses lèvres, ne voulant pas se brûler, puis prit la parole :

— T'ai-je déjà raconté d'où je viens ?

Elle secoua lentement la tête en signe de négation.

— Je n'ai pas toujours couru les routes comme aujourd'hui, tu sais ? J'étais un autre homme alors... Un autre homme qui vivait une autre vie, tellement lointaine que je me demande parfois si je ne l'ai pas inventée...

Il prit une petite lampée de tisane.

— Le pays qui m'a vu naître et grandir, ce pays-là n'est plus, et il a disparu d'une bien triste façon. La plus triste et horrible qui existe.

Margault écoutait attentivement, buvant à petites gorgées de temps à autre, sans se brûler, attendait patiemment le récit de Jehan.

— De l'autre côté de la mer opaline, au-delà du désert gelé et de bien d'autres lieux aussi mortels qu'oniriques, je l'ai vu s'effondrer, se faire engloutir, la Désolation l'envahir. Aujourd'hui, j'ai l'amère nostalgie d'un pays, d'une terre qui fut splendide mais n'est plus que poussière et cendres, et ne sera jamais plus que dans le cœur des rares survivants de ce massacre.

Il fit une courte pause, le temps de retirer quelques feuilles de sa tasse et de souffler doucement dessus pour la refroidir. Il regarda le feu, sembla y trouver un moyen d'ordonner ses pensées puis continua de sa voix grave et calme :

— La Désolation... C'est une chose affreuse, qui n'existe que pour exister, dont le seul but semble être d'avancer et de tout raser sur son passage, de ne laisser derrière elle qu'un paysage désolé. J'ai vu de mes propres yeux des terres fertiles et verdoyantes laissées à l'état de landes mornes et arides, j'ai vu des enfants se faire engloutir par des tornades de poussière plus rapides qu'un éclair. J'ai vu des hommes et des femmes céder à la peur et à la folie, préférant accueillir la mort plutôt que de vivre l'enfer.

Le feu se mit à crachoter, et Jehan s'arrêta pour le tisonner prestement, en profitant pour prendre une gorgée.

— Mais là n'est pas le sujet. Pas encore, du moins. Je veux d'abord te parler de mon pays lorsqu'il était prospère, heureux. Vivant. Il ne sert plus à rien de donner le nom des villes et villages qui le peuplaient autrefois, pas plus que de nommer les montagnes, lacs et rivières qui le parsemaient. Même si je voulais m'en souvenir, ce qui ressurgirait ne serait que davantage de douleur... Je suis né dans une modeste bourgade, collée à une grande lagune dont nous tirions pitance et commerce. Elle était suffisamment grande pour attirer nombre de marchands des environs et de passage ; suffisamment petite pour que je connaisse les noms de tous les habitants avant ceux de savoir compter sur mes doigts. Je donnerais beaucoup pour ne serait-ce qu'entendre encore une fois les cris des pêcheurs s'amarrant ou sentir à nouveau les délicieuses odeurs qui sortaient de la cuisine de notre maison...

Une gorgée, à nouveau.

— Une enfance paisible. Agréable, même. J'ai grandi entouré, aimé, avec la promesse d'avoir ma place lorsque le temps serait venu. Je n'ai jamais voulu voyager, découvrir l'inconnu, voir d'autres horizons. Tout ce que je voulais, tout ce que je veux encore, c'est une maison, une famille, et rien d'autre que la vie pour être vécue. Mais le destin en a décidé autrement. Il a décidé que je devais voir ma terre mourir, déchirée par une puissance sans commune mesure, tourmentée par une puissance qui dépasse toute forme de vie. Les premiers signes frappèrent fort, durement, au moment où personne ne s'y attendait. De toute manière, comment aurions-nous pu nous préparer ? Des réfugiés arrivèrent en masse, fuyant un fléau qu'ils ne pouvaient décrire. Ils racontaient leurs terres ravagées, leur foyer détruit. Mais surtout, leur détresse, si intense que nous ne savions que faire pour les aider. Puis vinrent ceux qui étaient prêts à tout pour survivre. Ils pillaient, saccageaient, prenaient ce dont ils avaient besoin et partaient en hurlant que la Désolation nous rattraperait tous.

Il fit une courte pause, semblant rassembler de douloureux souvenirs.

— Nous avons eu le malheur de nous trouver sur le chemin de l'un de ces groupes de hères poussés par le désespoir. Nous n'avons pas pu faire grand-chose, tout au plus nous réfugier quelques collines plus loin et regarder le spectacle de notre village détruit. Plus qu'un choc, ce fut une révélation. La menace dont nous savions si peu de choses, celle qui planait au-dessus de nous comme un spectre angoissant, cette menace avait désormais de réelles conséquences pour nous. Nous avons montré de la compassion et aidé les réfugiés sans comprendre leur peur, désormais nous devons faire face à nos maisons brûlées, nos terres dévastées... Dès lors, les choses n'allèrent plus jamais telles qu'elles l'auraient dû. Nous dûmes faire le deuil de notre foyer, exilés à notre tour, délaissant la vie pour la survie. Certains rejoignirent leur famille vivant en ville, d'autres s'en remirent au destin et partirent courir les routes. Je faisais partie du dernier groupe, celui des rares qui décidèrent de rester, car ils ne pouvaient imaginer autre endroit où vivre. Nombre d'adieux se firent, certains larmoyants, d'autres pleins d'espoir, pensant que l'on avait encore une chance de se refaire une vie. Les événements à venir nous ont bien vite détrompés.

Il prit deux longues gorgées puis se tourna vers Margault pour lui faire face.

— Quelques semaines plus tard, alors que nous avons enfin fini de déblayer et que nous avons commencé à reconstruire notre beau port, la Désolation est arrivée. Je n'y étais pas moi-même, j'étais en déplacement à plusieurs lieues de là pour tenter d'acquérir des vivres à moindre prix. Et même à cette distance, je L'ai vue. Un énorme mur qui s'avavançait lentement, inexorablement. Un énorme mur fait de poussière et de colère, porté par le vent et le chagrin, zébré d'éclairs violacés, le tout mesurant un demi-mille de haut. Je n'ai jamais vu spectacle plus terrifiant et fascinant à la fois. À sa vue, je restai pétrifié par la stupeur et l'horreur. A l'instant où je repris mes esprits, je sus qu'il était trop tard, que ma ville était condamnée, que rien ne la sauverait ni ne resterait après le passage de cette tempête. J'ai donc fait ce que quiconque de sensé aurait fait. J'ai fui. Lâchement. J'ai abandonné ceux qui étaient restés,

abandonné les lieux qui m'avaient vu naître, abandonné la contrée si paisible qui m'avait procuré tant de bonheur. J'ai tout abandonné pour vivre. Pour survivre.

Cette fois-ci, il fit une longue pause, tellement longue que l'on aurait pu croire qu'il avait fini. Mais la naine savait qu'il manquait une pièce, elle attendait patiemment que Jehan lui livre la fin de son histoire.

— C'est à partir de ce moment-là qu'ont été commises les pires horreurs, juste devant moi, sans que je ne puisse rien faire, non, sans que je ne fasse rien. Le chemin qui m'a mené de l'autre côté de la mer... Je préfère ne pas m'en rappeler. Trop de douleur, de désarroi, de désillusion. J'ai vu cette terre qui m'était si chère mourir, et je suis mort avec elle.

Le silence s'installa, cette fois-ci doux, calme. Il venait conclure l'histoire de Jehan, aussi simplement qu'il l'avait introduite. De même, il était le terreau de celle de Margault, lui permettant d'y réfléchir, de trouver le courage de raconter. Elle finit sa tisane, le regard fixé sur le fond de sa tasse.

— Mon pays... Mon royaume... Est-ce que je l'ai déjà considéré comme le mien ? Un beau tas de cailloux, une montagne que nos ancêtres avaient creusée et dans laquelle on vivait depuis va savoir combien de décennies. J'y suis née, j'y ai grandi, j'y ai vécu, mais j'y retournerais pour rien au monde.

Elle jeta ses mots avec autant de tristesse que de dédain, et Jehan leva la tête, le regard plein d'une compassion qu'il retenait par égard pour elle. Il parut sur le point de l'exprimer mais se ravisa, laissant Margault conter.

— J'ai passé toute ma vie là-bas dans la pénombre, jamais éclairée par autre chose que des lanternes crasseuses. J'ai vu le soleil pour la première fois quand je suis partie, et c'était pas forcément une expérience incroyable. Trop de lumière, trop forte. C'était insupportable. Je m'y suis toujours pas vraiment habituée, mais c'était le prix pour me tailler. Sauf qu'on y est pas encore. Je disais : je suis née là-bas. Et ça commençait plutôt bien ; quand je suis

sortie du ventre de ma mère, j'étais tellement forte que je lui ai pompé ce qu'elle avait et elle y est restée.

La naine regardait dans le vide. Absorbée par ses souvenirs.

— Je suis de la haute. J'étais, plutôt. Heureusement, j'ai pas eu droit à tout le baratin comme mes deux grands frères, je serais morte d'ennui. Eux, ils héritaient. Enfin, le premier, le deuxième c'était si jamais l'autre passait l'arme à gauche. C'était plus fréquent qu'on ne le pense, avec les éboulements, les batailles et cetera. Rarement pour les nobliaux mais ça, on sait pourquoi.

Ses paroles étaient pleines d'un sarcasme et d'une amertume qui ressurgissaient au fur et à mesure, comme si elles s'étaient tapies en son for intérieur pour ressurgir plus fortes, plus venimeuses.

— Je pouvais faire à peu près ce que je voulais, donc c'est ce que je faisais. Je me pointais pas aux leçons, à part quand c'était de l'escrime ou que mon père m'y obligeait. C'était pas si mal, en tout cas au début. J'ai toujours préféré la hache et la flamberge à la plume et aux bouquins. Et je me suis jamais faite prier pour faire quelques tractions. Après, y a eu la guerre. J'étais pas vieille quand ça a commencé, suffisamment pour rêver d'y aller, pas assez pour me rendre compte d'à quel point c'était horrible. C'est le moment où tout a basculé. Une armée nous assiégeait, on était piégés dans ces mêmes montagnes qui nous protégeaient. L'ambiance était pas folle chez moi, avec le plus vieux de mes frangins qui devait « remplir son glorieux devoir envers notre bien-aimé roi ». Mon père était stressé à longueur de journée, il attendait la lettre qui lui annoncerait que le frangin s'était fait décapiter ou étripé, et le plus petit trépignait à la maison, un peu comme moi. On voulait désespérément y aller, prouver qu'on était forts, qu'on valait quelque chose. Enfin, lui plus que moi, il avait vu cinq hivers de plus. Moi, j'étais obligée de ruminer ma jeunesse.

Elle déglutit lentement, se préparant à ses paroles :

— L'horreur a commencé là, et elle s'est jamais atténuée. La nourriture était rationnée, les gens mouraient de faim, et comme une bonne partie était partie se battre, y avait plus personne pour entretenir les mines, les galeries et tout le barda. Y avait des

éboulements presque tous les jours, les gens avaient peur, on avait peur, tout le monde avait peur. Et on avait aucune nouvelle du front. Nada. Même nous, alors qu'on était des aristos, on savait pas ce qui se passait. Ça s'est d'abord installé en quelques semaines, on se disait que ça durerait pas. Mais ça a continué des mois sans que ça change, et on a fini par se résigner. On se doutait que ça se passait mal dehors, mais les choses étaient pas roses non plus à l'intérieur de la roche. Les gens crevaient de faim, le roi demandait toujours plus de soldats et on savait toujours pas pourquoi. Il y avait la guerre dehors, mais même ça on commençait à en douter. Le mécontentement est monté, monté, et forcément ça a fini par éclater.

Elle parut sur le point de continuer, mais s'arrêta, comme si elle pesait le pour et le contre de ce qu'elle voulait dire, réfléchissait à ses mots.

— C'est arrivé à peu près en même temps qu'un autre truc assez important pour notre famille. Après plusieurs mois, un soldat a frappé. Et il nous a donné un pli. *Le pli*. Je me souviens encore de mon père quand il l'a reçu. Il essayait de rester de marbre, comme si c'était un simple courrier, mais je pouvais voir que ses yeux étaient vides et que ses mains tremblaient légèrement. Il l'a pris, a refermé la porte et il est monté dans son bureau. Il y est resté très longtemps. Trop longtemps. Au début, ni mon frère ni moi n'osaient même respirer dans le couloir qui y menait. On savait très bien ce qu'il y avait dans cette lettre. On a fait notre deuil assez vite, non pas qu'on aimait pas l'aîné, mais parce qu'on le connaissait mal. On l'avait pas vu des masses, entre son éducation pour reprendre la maison et cette foutue guerre.

Un raclement de gorge, un peu d'eau.

— Notre père était déjà plus le même. Mais là c'est devenu encore pire. Il disait que c'était la faute du roi si mon frangin était mort, qu'il voulait la vérité sur ce qui s'était passé, ce qui se passait. Il avait pas tort, en un sens. Mais il avait pas vraiment raison, et il était surtout aveuglé par la tristesse. Il a commencé par rentrer de plus en plus tard le soir, il marchait bien droit pour se donner de la contenance et il nous souriait mais on voyait qu'il n'y croyait pas. À

l'intérieur, il était vide. On a fini par apprendre ce qu'il faisait de ses nuits quelques mois plus tard. Évidemment, la situation n'avait pas changé, à part le fait qu'ils avaient réclamé mon deuxième frère... Il était arrivé en âge d'y aller, mais cette fois-ci on avait tous les deux consciences qu'il n'y avait rien de glorieux à faire la guerre. Juste la douleur, la tristesse et la mort. Je l'ai aidé à se cacher et à éviter d'aller au « front ». J'aurais plutôt dû dire : *j'ai* découvert ce que mon père faisait. Et j'aurais préféré ne jamais le savoir. Un soir, il n'est pas rentré. Je ne me suis pas inquiétée, je l'ai attendu le lendemain. Puis le jour d'après. Et celui d'après encore. J'ai fini par sortir pour le chercher à droite à gauche. J'ai erré un bout de temps, un peu partout dans les rues, espérant tomber sur lui. J'ai fini par le trouver. Sur la place centrale. Bien au milieu, mis en valeur. Accroché à la potence. Il se réunissait avec ceux qui n'en pouvaient plus de la situation et voulaient demander des comptes au roi. Ça a fini par se savoir, ils l'ont pendu. Point.

Margault laissa résonner ce dernier mot quelques instants dans la clairière. Elle semblait revivre la scène, perdue dans la vision horrible du cadavre de son père qui se balançait au gré de la corde.

— J'ai failli devenir folle. Le dernier frangin ne comprenait pas. Puis il l'a vu aussi, et il est rentré pour qu'on perde la tête ensemble. Ces quelques jours sont... particuliers. Ils sont imprimés au fer rouge dans ma mémoire autant par la tristesse que la rage. Un pilier de mon existence qui n'est que désespoir, et pourtant je n'en ai qu'un vague souvenir, un simple sentiment diffus. Comme un rêve empreint de désarroi. Mon frère n'y a pas résisté. Ironiquement, c'est son cadavre qui m'a aidée à m'en sortir, à prendre une vraie décision. À rester en vie. J'ai attrapé la seule chose à laquelle je pouvais me rattraper, à savoir ma hache, et je me suis taillée.

Le silence, à nouveau, ponctua ses mots, leur donna un aspect des plus définitifs. Le feu mourait entre les deux amants, éructant ses dernières étincelles au milieu des morceaux de bûches carbonisées, mais aucun des deux ne s'en préoccupa. Chacun ressassait les douloureux souvenirs qu'il venait d'évoquer, tentait de se figurer les horreurs que l'autre venait de raconter. Un silence s'installa, sans qu'on pût dire s'il était gêné, amical, ou simplement introspectif.

Le temps passa. La nuit également, de plus en plus, la lune témoignant de leurs histoires auprès des étoiles dans le ciel clair qui les avait accueillies. Elles avaient autant été racontées pour l'être aimé que pour le simple de fait de les dire, d'exprimer la tristesse et la frustration d'un passé qui resterait inchangé, et pour le laisser là et avancer.

Puis, alors que le soleil se levait et que l'aube poignait à l'horizon, ils se levèrent, sans prononcer un seul mot, et s'enlacèrent sous les rayons rosés de l'astre du matin. De concert, ils portèrent leur regard sur le lointain, non plus pour tenter d'apercevoir leurs fantômes, mais pour les regarder s'évanouir dans la lumière nouvelle.

Noé

TEXTES PERSONNELS

Textes personnels écrits par les membres du club

BATAILLE

Dans la plaine éraflée, les hommes attendent, Ils attendent que les Moires finissent leur travail filé. Je suis la marionnette mue par les fins doigts de la déraison. Et ma déraison lie ces troupes à la guerre. Le soleil grimpe lentement le sommet des monts, il recouvre les champs de sa lumière menaçante ; l'heure arrive. La faux sort de son ombre et guette. La bataille murmure déjà. Les rayons épargnent maintenant plus que quelques souriceaux endormis sous quelques herbes brillante de rosée. Je donne le signal, voilà mon supplice, qu'ils meurent, moi je tue, je tue sans arme, sans volonté. Les soldats avancent vers la fatalité connue de tout imbécile. Mais il est un temps où l'on ne joue plus pour gagner, mais parce qu'il ne nous reste plus que la mort comme richesse. Alors mourrez ! mourrons ! Élançons-nous sur le fer pour caresser le choix glacial que nous avons pris.

Myra

CENDRES

Cendres du repos

Ah, enfin un arbre... Ma quête de confort s'arrête là j'imagine. Je m'en approche, gravis le petit monceau de terre et me laisse

tomber à son pied. Une pointe de douleur se manifeste mais je n'en tiens pas compte. Je ne suis plus à ça près...

Affalé contre le tronc, je pousse un soupir de soulagement. Il va bientôt faire nuit. Verrai-je le crépuscule une dernière fois ? J'aimerais bien en avoir le temps...

Ce serait un bon moyen de finir la journée, elle qui avait si mal commencé. J'ai besoin de me changer les idées. De penser à autre chose. Autre chose que la mort...

Quand je regarde sur ma gauche, je vois la plaine au centre de laquelle je suis allongé. Plus loin, des champs s'étendent à perte de vue, grande surface dorée par les blés. Puis, si loin qu'il faut savoir qu'elle est là, la mer...

À ma droite, il y a encore la plaine. Et un canyon. Je ne le vois mais il est un désert au bout de ce canyon, un désert de sable froid. Je le sais. Moi qui ai toujours vécu dans la campagne, je me demande ce que cela fait de grandir là-bas...

Enfin, devant. Tourner la tête m'est pénible, mais je veux les voir. Elles sont loin, si loin mais n'ont jamais été aussi proche. Dans leur grande majesté, les montagnes miroitantes...

Je tente de prendre appui sur mon bras, pour me relever et mieux les voir, mais mes côtes semblent se briser une à une sous ma peau. Je renonce. Mon épée, à mon côté, me dérange énormément. Je parviens à la détacher et la serre contre moi. Dernier souvenir de ma terre natale, ne t'en va pas...

Je reste ainsi un long moment. J'ai parfois de violentes quintes de toux qui me déchirent les poumons. Je m'y habitue vite, j'essuie ma main sur mon habit déjà rougi, rouge comme le soleil qui entame sa descente. Derrière les montagnes, montagnes miroitantes...

Le ciel est magnifique de nuances chaudes, de l'ocre au magenta en passant par l'ambre. Des fragrances d'épices et de sueur mélangées à celle du poisson et de parfums remontent d'un passé qu'il me semblait avoir égaré...

Voilà que j'entends ma sœur, petit ange au joli minois petit ange parti sans moi. Ses rires remontent de temps révolus de chamaille

et d'insouciance, un temps béni et chéri. Attends-moi petit angelot aux joues roses, ne pars pas sans moi car voici vingt ans que j'attends...

Puis vient Lucien, premier amour qui me fit douter de tout. De ma nature, celle de l'être humain puis qui me réconfortait, me faisait oublier le regard des autres. Seul avait compté le sien, son regard gravé à jamais dans ma peau, le jour où le bucher fut érigé...

Ah, on dirait que c'est mon tour, mon tour d'accepter mon sort. Je vais rejoindre ma sœur et Lucien, mes parents, délaisser mon chagrin. Déjà la Dame s'avance vers moi. Elle m'emmène vers les montagnes, les montagnes miroitantes. Adieu, adieu, ad...

Cendres de la vengeance

Ainsi débuta ma quête, celle qui durera toute ma vie, que j'ai poursuivi jusque-là et que je mènerai à son terme quelles qu'en soient les conséquences. Cette quête est la mienne et rien ni personne ne m'en détournera, car je suis le seul à pouvoir la conclure. Beaucoup ont essayé mais aucun n'a réussi ni ne réussira.

Alors écoutez ! pauvres fous qui croyez pouvoir entraver mon chemin ! J'écraserai autant de fois que nécessaire ceux qui se relèveront et j'engagerai autant de fois le combat qu'il y aura d'ennemis qui se dresseront, jusqu'à atteindre mon but ! Je ne flancherai jamais ! Ma volonté est d'acier et mon poing de pierre ! Par ma lame je déchirerai vos souffles, par ma lance je transpercerai vos cœurs, par mes dagues je cisailerais votre âme, par mes mains nues j'arracherai votre foi de vos corps encore chauds ! Le démon de la vengeance est né aujourd'hui ! Si à jamais vous vous battez, à jamais il frappera ! Le temps de payer est venu, hérétiques ! Si je

dois devenir la Mort elle-même pour mener à bien ma quête, la Mort je deviendrai !

Cendres du bien-être

Ah. Le sommeil me quitte. Cependant, la langueur qui y est liée reste, elle. J'ouvre paresseusement les yeux, profitant de la torpeur résiduelle. Mes muscles se réveillent aussi, un à un, s'étirant sans grande énergie. La soirée avait été particulièrement intense, il fallait l'avouer. Mon corps n'est plus dans l'état d'ébullition qui l'embrasait lorsque mes paupières se sont closes.

Un parfum, douce fragrance de miel et de fleurs, de sueur et de bonheur mélangés. Il me rappelle tant de souvenirs. Des ébats cachés, tabous, dans des recoins oubliés de tous. Je sens sa peau encore moite contre la mienne, son dos, serré tout contre mon bras. Cela me reconforte. Ce matin, nous sommes invincibles, rien ne peut nous arriver, à nous ou à notre bonheur. Si seulement ce sentiment pouvait perdurer...

L'herbe sous mes omoplates est à la fois douce et irritante. Elle me gratte et achève de me réveiller. Bougonnant à intérieurement, je me redresse et me frotte les yeux. Je suis à moitié dans le royaume des songes et ce n'est pas pour me déplaire. Ici, tout est possible, envisageable, tout peut se réaliser. Je lève les yeux au ciel pour contempler la voûte céleste qui s'ouvre à moi. La lune, là-haut, semble veiller sur nous et nous baigne de son regard affectueux.

À mes pieds, une flaque, petite étendue d'eau claire reflétant l'astre pâle. Quelques nénuphars épars flottent dessus et des insectes si légers qu'ils peuvent y marcher agitent sa surface laiteuse de temps à autre.

C'est au tour de mon bien-aimé de se réveiller, de s'arracher au doux engourdissement du repos. Il se redresse et s'assoit à mes

côtés, encore hébété. Ses cheveux indomptables sont en bataille. Je m’amuse à les démêler en attendant qu’il reprenne possession de ses moyens. Ses yeux embrumés de sommeil fixent les lambeaux de ses rêves disparaissant à mesure que la conscience de son être revenait.

Cendres de l’inspiration

Elle put enfin se poser, s’asseoir et profiter de sa tasse de café, bercée par le son de cordes pincées. « Mancers Dilemma »... Le dilemme du mancien... Mais qu’était-ce qu’un mancien ? Un rapide passage par le Larousse ne lui apprit rien qu’elle ne savait déjà. Un suffixe, utilisé pour créer toutes sortes de sorciers. Et bien soit, ce serait un mage, ce mystérieux mancien. Mais à quoi ressemblerait-il ? Nul besoin d’être originale : une robe sombre, un chapeau de Gandalf, un bâton et le tour était joué. Mais il serait jeune. La trentaine, en quête d’expériences et d’aventures, quelles qu’elles soient... Assez âgé pour être prévoyant, mais pas assez assagi pour avoir perdu la fougue inhérente à la jeunesse bouillant encore dans ses veines. Voilà qui promettait.

À quoi serait-il confronté... ? Plus que le mancien, le dilemme allait poser problème. Il fallait qu’il soit cohérent avec le tout, qu’il ne dénote pas avec le reste mais ne fasse pas recyclé, déjà-vu, éculé. Après plusieurs minutes de réflexion, elle parvint à la conclusion que chercher l’originalité dans la situation était une perte de temps non-nécessaire et qu’il lui faudrait frapper par la mise en scène. Le mancien devrait donc choisir entre un catalyseur lui permettant de sauver un enfant d’une obscure maladie, trouvant enfin le but de sa quête, et son compagnon, son ami de toujours, celui qui l’avait toujours soutenu. Il ne pourrait sauver les deux et, pressé par le temps, devrait choisir sous peine de n’en sauver aucun. Voilà qui était en effet très prometteur.

Non, quelque chose manquait. Quelque chose d’impactant. Le mancien, ayant décidé malgré ses protestations de sauver son ami, ferait demi-tour afin de s’emparer du catalyseur. Après de brefs

adieux à peine compris, il s'engouffrerait à nouveau dans l'ancre et lancerait l'objet de pouvoir à son compagnon qui respecterait sa volonté alors que lui-même mourait, satisfait de son entreprise. Oui ! voilà qui était assurément mieux.

Elle se mit donc au travail, monta ses scènes, donna vie à ses personnages, pleura lorsque la fin vint puis sourit devant la joie de la petite fille et de ses parents. Enfin, elle alla se coucher avec la satisfaction du travail bien fait et se prépara mentalement à présenter son idée le lendemain.

Cendres de l'indépendance

Ça y est. Elle l'avait fait. Désormais, aucun retour en arrière n'était possible. Son choix était fait depuis longtemps, mais la jeune femme n'avait pu se résoudre à partir immédiatement. Trop de choses l'attachaient à cet endroit. Tant de choses qu'elle abandonnait. Autant de choses dont elle n'avait plus à se soucier. Jamais elle ne s'était sentie aussi libre. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait avant ? Elle ne pouvait se l'expliquer mais c'était ainsi, et avoir des regrets n'y changerait rien. La tête haute, les yeux fixés sur les étoiles qui brillaient dans le ciel noir de cette nuit d'automne, la fille se mit à rêver du futur aussi incertain que prometteur qui l'attendait. Son pas devint plus léger à mesure qu'elle se perdait dans les possibilités infinies que lui offraient la nuit.

Un aboiement la tira de sa rêverie. Elle fut assez réactive pour s'arrêter au moment où elle vit le poteau surgir de derrière la brume de l'idylle. Elle se figea, le visage si près du cylindre de métal qu'elle en ressentait la froideur au bout de son nez. Décidément, elle devait faire plus attention lorsqu'elle marchait. D'autant plus que dans ce cas, elle n'aurait eu qu'une vilaine bosse. Si ça avait été une voiture... La femme s'efforça de ne pas y penser et s'accroupit pour récompenser celui qui l'avait prévenue.

Il accepta docilement les grattouilles et s'assit afin d'en profiter. Sa maîtresse sourit mais ne dit rien. Elle s'accordait cette petite pause

car il le méritait mais elle ne pouvait se permettre de prendre du retard. Chaque pas qu'elle ne faisait pas était un de moins qu'ils avaient à faire pour la retrouver. Soudain anxieuse, elle se leva et se mit à marcher d'un pas énergique. Il fallait absolument qu'elle creuse la distance, qu'elle se trouve un abri. L'euphorie avait totalement disparu. Seule restait une insupportable angoisse. Surpris, son fidèle compagnon remonta à sa hauteur et la regarda avec des yeux inquiets et inquisiteurs. Pour toute réponse, elle lui fit un faible sourire auquel elle-même ne croyait pas. Stupide idylle. Elle était loin d'être en sécurité.

Sa marche vers l'espoir continua des heures.

Noé

FLÈCHES

« Un galet est juste un caillou qui a reçu plus d'amour de la rivière »

« Le crépuscule c'est le jour qui nous offre une dernière danse bariolée »

« Un éboulement n'est rien d'autre qu'une secte de rochers se jetant à la suite d'un leader charismatique »

« Le soleil nous berce comme des nouveaux nés, nous prenant délicatement dans ses bras de lumière »

« Le béton est le meilleur moyen que l'homme a trouvé pour se convaincre qu'il domine la nature »

« Une fleur c'est de l'amour longtemps discrètement porté qui se révèle enfin »

« Un glacier n'est qu'un vieillard ridé, laissant malgré lui filer sa vie entre ses doigts »

« Une mouche craint plus la tapette que le fusil »

ON AIME LE FOOT, LE VRAI

Le football. Qu'est-ce sinon 22 types en short courant derrière une sphère en cuir. Et qui se la partagent, plus ou moins équitablement. Certains la caressent presque amoureusement, l'emmènent là où ils le veulent, la confisquent aux autres. D'autres, plus maladroits ou moins romantique (c'est selon), ne s'embarrassent pas de mettre les formes, dégageant loin, sans réfléchir. D'autres, jaloux peut-être, usent de tout leur vice pour la récupérer à tout prix. Alors pourquoi ces 22 types fascinent-ils autant ?

Parce que le football est superflu, il pourrait ne pas être. Parce qu'il joue avec l'improbable, l'irrationnel. L'imprévisible. Parce qu'une virgule, une feinte de corps, une roulette c'est soyeux. Pour le petit silence incrédule qui suit un but d'anthologie. Pour le vacarme qui suit immédiatement. Pour ce petit poucet qui sort le champion aux pénaltys. Parce que tout est possible. Y compris le pire match de la décennie.

On aime le football malgré ses dérapages prétendument contrôlés. Malgré la corruption, malgré les montagnes d'argent en jeu, malgré les simulations, malgré la VAR. Parce que le foot reste un avant tout un jeu populaire. Pour tous. Il suffit de quelque chose qui s'apparente à un ballon (un caillou, une bouteille d'eau à moitié vide, un bout de bois...) et l'on joue déjà...

On aime le football professionnel parce qu'on y retrouve, à travers tel ou tel joueur, l'éclat d'une joie brute, les échos de nos cours de récréation où l'on marquait avec les fesses pour le plaisir. Et rien que pour le plaisir. On aime le football professionnel parce que les joueurs font tout ce qu'on s'échine à faire à notre petit niveau. Mais beaucoup mieux, beaucoup plus souvent, beaucoup plus facilement. On dira « Ils sont trop payés ». Certainement. Mais ils nous vendent de la magie, presque une mythologie. Saltimbanques,

ils nous divertissent tout en gardant un seul objectif en tête : la victoire.

Timothée

REMERCIEMENTS

Aujourd'hui, nous devons le bon fonctionnement du club et l'arrivée de ce recueil à plusieurs personnes qui nous semblaient mériter notre gratitude.

Premièrement, un grand merci à Madame Erard qui chaperonne ce club et n'hésite pas à nous aider en toutes circonstances, que ce soit pour trouver une salle pour écrire ou venir nous libérer lorsque l'on nous a enfermé dans l'Aumônerie.

Ensuite, merci à la fondatrice du club, Lucie Marcel, sans qui les vendredis soir n'auraient su être égayés par notre club.

Puis nous tenons à remercier tous les membres pour leurs textes, leurs mauvais jeux de mots, leur franc parler, leur motivation et leur confiance

Un merci à Claire sans qui j'aurais été parfaitement incapable de générer un document Word aussi propre que celui-ci.

Et enfin, un immense merci au Collège pour leur aide et leur disponibilité pour notre petit club.

ET SURTOUT... rendons à César ce qui appartient à César. Remercions Myra pour avoir supporté des textes sur les patates, des jeux de mots sur les portes à foison, un enfermement dans l'aumônerie, bref, NOUS avoir supportés !

Le club d'écriture